



PIAF

AVEUGLE À 3 ANS,
STAR À 20 ANS

COMMENT ELLE A SÉDUIT
LE MONDE ENTIER

CERDAN: LE DRAME
DE SA VIE

10 HOMMES, 1000 CHAGRINS

SES BOULEVERSANTS
DERNIERS CONCERTS

POURQUOI SES PROCHES
ONT TENTÉ DE CACHER SA MORT

LES SECRETS D'UNE LÉGENDE

M 01066 - 56H - F: 8,90 € - RD



**PARIS
MATCH**

**BOUTIQUE
PHOTOS**



**OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE
DE PARIS MATCH**

Visitez photos.parismatch.com

Scannez pour découvrir





| HORS-SÉRIE | NUMÉRO 56 |

DIRECTEUR DES RÉDACTIONS
Jerôme Bégie.**DIRECTRICE DE LA RÉDACTION**
Caroline Mangez.**DIRECTEUR DÉLÉGUÉ
DE LA RÉDACTION**
Stéphane Albouy.**DIRECTRICE
HÉRITAGE ET PATRIMOINE**
Gwenaëlle de Kerros.**COORDINATRICE
DE LA RÉDACTION**
Anabel Echevarria.**RÉDACTEUR EN CHEF**
Romain Clergeat.**DIRECTEUR ARTISTIQUE**
Michel Maiquez.**RESPONSABLE PHOTO**
Marc Brincourt.**ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO**Marie Affortit,
Emmanuel Caron (SR),
Jean Cau, François Caviglioli,
Jean-François Chabrun,
Véronique Chevallier (révision),
Simone Margantin, Dan Nisand,
Matthias Petit (coordination photo).**ARCHIVES PHOTO**
Pascal Beno,
Laurène Ambroise, Nadine Molino.**DOCUMENTATION**
Guillaume Chevalier,
Gauthier de Cournaud,
Françoise Perrin-Houdon.**FABRICATION**
Catherine Doyen, Philippe Redon,
Marie Wolfsperger.**VENTES**
Frédéric Gondolo, Gaëlle Trabut,
Cécile Antz, Sandrine Pangrazzi,
Nadia Oulekhiani.**CONCEPTION GRAPHIQUE**
Grizzly Editorial Design.**IMPRESSION**
Roto France Impression, Lognes (77)
et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer
en septembre 2025.**Paris Match**
est édité par Paris Match SAS, société
par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu)
au capital de 2391504,20 €, siège social :
44, rue Châteaudun, 75009 Paris.
RCS Paris 922352166.
Associé : UFIPAR (LVMH).**PRÉSIDENT**
Jean-Jacques Guiony.
DIRECTEUR GÉNÉRAL
Pierre-Emmanuel Ferrand.**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION-
DIRECTEUR GÉNÉRAL**
Jerôme Bégie.**DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE**
Justine Bachellet-Peyrade.**DIRECTEUR
DES OPÉRATIONS**
Christophe Choux.**DIRECTEUR JURIDIQUE**
Xavier Genovesi.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier. Numéro de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 2826-3472. Dépôt légal : 2025 / © Paris Match 2025.

**LES ÉCHOS LE PARISIEN MÉDIAS
PARIS MATCH MÉDIAS**10, boulevard de Grenelle - CS 10817
75738 Paris Cedex 15**Présidente - Chief impact officer**
Corinne Mrejen.**Directrice déléguée en charge
de Paris Match**
Constance Paugam.

PAR ROMAIN CLERGEAT

UNE VOIX DE CATHÉDRALE

Piaf n'a pas chanté. Elle a d'abord vécu, et traversé le siècle dernier comme une héroïne de roman réaliste. Née Édith Giovanna Gassion en 1915 dans les rues populeuses de Belleville, elle a grandi dans une misère qui façonnera à jamais sa voix. Abandonnée par sa mère, chanteuse de rue et morphinomane, élevée tant bien que mal par son père contorsionniste et sa grand-mère tenancière de maison close en Normandie, Édith découvre très tôt que la vie est injuste.

À 15 ans, elle fredonne déjà dans les rues de Pigalle pour quelques pièces. C'est là qu'en 1935, Louis Leplée, directeur du cabaret Le Gerny's, la découvre et lui donne ce surnom qui restera : « La Môme ». Mais le destin frappe encore : Leplée est assassiné en 1936, et Édith, soupçonnée un temps, comprend que sa vie sera toujours à la merci des hasards cruels.

Chaque inflexion de sa voix portait en elle les peines de sa vie. Pour Édith, la chanson n'était pas une partition à reproduire : c'était une transfusion.

Les amours impossibles jalonnent son existence comme autant de blessures ouvertes. Marcel Cerdan, l'amour de sa vie, boxeur champion du monde, meurt dans un accident d'avion en 1949 alors qu'il venait la retrouver. Cette perte la détruit littéralement. Puis il y aura Yves Montand, qu'elle lance, Eddie Constantine, Georges Moustaki, qu'elle révèle, et tant d'autres qui passeront dans sa vie comme des météores, laissant chacun une trace dans sa voix.

Les savants dissèquent les cellules, les physiiciens observent les particules, Piaf étudiait la douleur, l'amour ou la perte. Et elle chantait comme on brûle : jusqu'au bout. Quand elle lançait : « Non, je ne regrette rien », on comprenait que ce n'était pas une formule. Plutôt une opération sans anesthésie, et à cœur ouvert.

Malgré les accidents de voiture, les cures de désintoxication, la morphine qui devient sa compagne quotidienne après un accident de la route, malgré les hospitalisations à répétition et l'arthrite qui la ronge, Édith refuse de courber l'échine. Chaque concert devient un défi lancé à la mort, chaque chanson un pied de nez au destin.

Cette radicalité lui a apporté la gloire et a fait de sa fragilité une force. De sa voix, une cathédrale. La môme de Belleville a conquis le monde avec une intensité qui dépassait la logique. D'ailleurs, d'innombrables interprètes ont repris ses refrains. Mais tous se sont heurtés au même écueil : l'impossibilité de reproduire une vérité qui ne s'invente pas. Piaf ne jouait pas à être malheureuse, amoureuse ou détruite. Elle l'était. Et cette authenticité faisait de chaque concert une expérience unique : la douleur transfigurée en beauté d'un soir.

Chanter comme elle l'a fait, c'était s'exposer à mourir un peu plus vite. Piaf ne s'est pas usée à cause de l'alcool, des amants ou de la morphine : elle s'est consumée à force de tout donner. Le 10 octobre 1963, dans sa villa à Plascassier, près de Grasse, son cœur s'arrête. Elle n'a que 47 ans, mais semble en avoir vécu cent. L'Église refuse de lui faire des obsèques religieuses à cause de sa vie jugée scandaleuse, mais le peuple de Paris se presse par dizaines de milliers sur le boulevard Ménilmontant pour accompagner celle qui avait clamé ses joies et ses peines.

Aujourd'hui encore, son nom agit comme un passeport émotionnel. Entretenu pour les plus jeunes par le film « La Môme » et la performance incroyable de Marion Cotillard, « plus Piaf que Piaf ». À New York, Tokyo ou Buenos Aires, on prononce son nom et tout le monde comprend : c'est la France. Celle des rêves et des blessures. Éternelle. Comme elle. ■



En couverture, l'iconique
Édith Piaf photographiée
dans les studios
Maurice Seymour
le 5 septembre 1955.

CRÉDITS PHOTO Couverture : M. Seymour/Bridgeman. P. 3 : DR. P. 4 et 5 : W. Carone. P. 6 et 7 : C. Azoulay. P. 8 et 9 : AFP, J.-G. Seruzier. P. 10 et 11 : Izis. P. 12 et 13 : W. Rizzo, C. Azoulay. P. 14 et 15 : DR, Archives Charmet/Bridgeman. P. 16 et 17 : DR, J.-G. Seruzier. P. 18 et 19 : J.-G. Seruzier. P. 20 et 21 : Ulstein Bild via Getty Images, AFP. P. 22 et 23 : AFP. P. 24 et 25 : Archives Charmet/Bridgeman, AFP. P. 26 et 27 : Sigma via Getty Images. P. 28 et 29 : Lido/Sipa, Eclair Mondial/Sipa. P. 30 et 31 : Studio Harcourt, AFP. P. 32 et 33 : Lido/Sipa, Sipa, Bridgeman, F. Gragnon, N. De Morgoli. P. 34 et 35 : AFP. P. 36 et 37 : Hulton Archives/Getty Images, AFP. P. 38 et 39 : Gamma-Rapho, Rue des Archives, E. Schab / AFP. P. 40 et 41 : AFP. P. 42 et 43 : DR, AFP. P. 44 et 45 : DR, AFP, Roger Viollet, Sipa, W. Carone, DR, Dalmas/Sipa, A. Sartres. P. 46 et 47 : J.-P. Biot. P. 48 et 49 : P. Le Tellier, Izis. P. 50 et 51 : Gamma-Rapho. P. 52 et 53 : Izis, J. P. Biot. P. 54 et 55 : Izis. P. 56 et 57 : Izis. P. 58 et 59 : Izis, W. Carone. P. 60 et 61 : J. De Potier, F. Gragnon. P. 62 et 63 : G. Kelaidites/Adoc-Photos. P. 64 et 65 : P. Slade, F. Gragnon. P. 66 et 67 : N. Tikhomiroff/Magnum Photos, DR. P. 68 et 69 : Sigma via Getty Images. P. 70 et 71 : Izis. P. 72 et 73 : Apis. P. 74 et 75 : P. Habans. P. 76 et 77 : Hulton Archives/Getty Images, Roger Viollet. P. 78 et 79 : P. Le Tellier. P. 80 et 81 : F. Pagès, R. Vital. P. 82 et 83 : R. Coral. P. 84 et 85 : Sipa, C. Carlson/AP/Sipa. P. 86 et 87 : DR. P. 88 et 89 : P. Le Tellier, J.-C. Deutsch, DR, AFP, Sipa, Abaca. P. 90 : W. Carone, DR.



L'interprète
de « La vie en rose »
saisie par un des
photographes maison
de Paris Match,
en 1954.

Photo WALTER
CARONE



« MÊME QUAND ON L'A PERDU,
L'AMOUR QU'ON A CONNU
VOUS LAISSE UN GOÛT DE MIEL.
L'AMOUR, C'EST ÉTERNEL ! »

– Édith Piaf –

SOMMAIRE

IMMENSE PIAF	6
LA MÔME	14
LE ROMAN D'UNE DESTINÉE <i>Par Jean-François Chabrun</i>	22
SES AMIS SERONT SA FAMILLE	26
L'AMOUR AU-DESSUS DE TOUT	34
LEUR CORRESPONDANCE BRÛLANTE	38
POUR LUI ELLE ÉCRIT SON « HYMNE À L'AMOUR »	41
ÉDITH PIAF : « JE NE MÉRITAIS PAS UN TYPE COMME TOI » <i>Par François Caviglioli</i>	50
LA VIE EN ROSE	54
UN CŒUR DÉCHIRÉ	62

LES AILES BRISÉES	68
UN GRAND RÉCIT EN 12 COUPLETS <i>Par Jean Cau</i>	71
PARIS SIDÉRÉ : ÉDITH EST MORTE	74
SIMONE MARGARTIN, SON INFIRMIÈRE : « LES MÉDECINS M'AVAIENT DIT : « ELLE EN A POUR SIX MOIS À VIVRE AU MAXIMUM » »	82
PIAF IN HOLLYWOOD	84
MARION COTILLARD : « ELLE CRAIGNAIT TANT LA SOLITUDE QU'ELLE EN VENAIT À MALTRAITER SON ENTOURAGE »	86
<i>Interview Marie Affortit</i>	
UN BOUCLAGE DE LÉGENDE	90
<i>Par Romain Clergeat</i>	

**PARIS
MATCH**
COLLECTION PATRIMOINE

NOUVELLE COLLECTION PATRIMOINE PAR STÉPHANE BERN

N°2 NOTRE GUIDE DES PLUS
BEAUX JARDINS EN FRANCE




DISPONIBLE EN KIOSQUE
ET SUR BOUTIQUE.PARISMATCH.COM
9,50€

UN MÈTRE 47 D'ÉMOTIONS QUI BOULEVERSE LA FRANCE

Le 29 décembre 1960, la Môme fait son retour à l'Olympia, accueillie par seize minutes d'ovation. S'ensuivront trois mois de triomphe.

Photo **CLAUDE AZOULAY**





IMMENSE PIAF

Une frêle silhouette noire, une robe d'orpheline – et une voix gigantesque, somptueuse, viscérale. Telle était Édith Piaf, moineau des rues devenu monstre sacré de la chanson. Talonnée par la passion et le malheur, agonisante dix fois ressuscitée, elle a gravé son nom dans notre trésor national en une constellation de refrains connus du monde entier. Elle ne regrettait rien de rien mais, six décennies après sa mort, elle nous manque toujours.



**ELLE RÉVOLUTIONNE
LA CHANSON DE GENRE
ET EN DEVIENT SA
NOUVELLE PASIONARIA**

*Entre la tragédienne et la poupée
de porcelaine, elle élève au zénith le répertoire réaliste
né sur le pavé de la capitale. En 1939.*



*Cigarette au bec, effronterie
et bagout : Piaf est l'incarnation du
Paris canaille des années 1930.*

Photo **JEAN-GABRIEL SERUZIER**



DERRIÈRE SON AUTHENTICITÉ BRUTE SE CACHE UNE GESTUELLE MINUTIEUSEMENT TRAVAILLÉE

Des gestes signatures qui font s'envoler ses chansons.

*Pour qu'elle accepte une mélodie, il faut
qu'elle se voie d'emblée l'interpréter sur scène.*

Photos IZIS





Piaf ne connaît pas la demi-mesure. Même lorsqu'elle écoute son mari Jacques Pills chanter, son visage trahit une tempête d'émotions. En 1955.

Photo **WILLY RIZZO**


PHOTO WILLY RIZZO / ARCHIVES PARIS MATCH



**SEULE LA SCÈNE
LUI REND LA JOIE
QUE LA VIE LUI
REFUSAIT**

*En 1961, à bout de forces et percluse
de douleurs, elle retrouve son public
à l'Olympia pour une série de concerts.
Dès le premier soir, elle fera 22 rappels.*

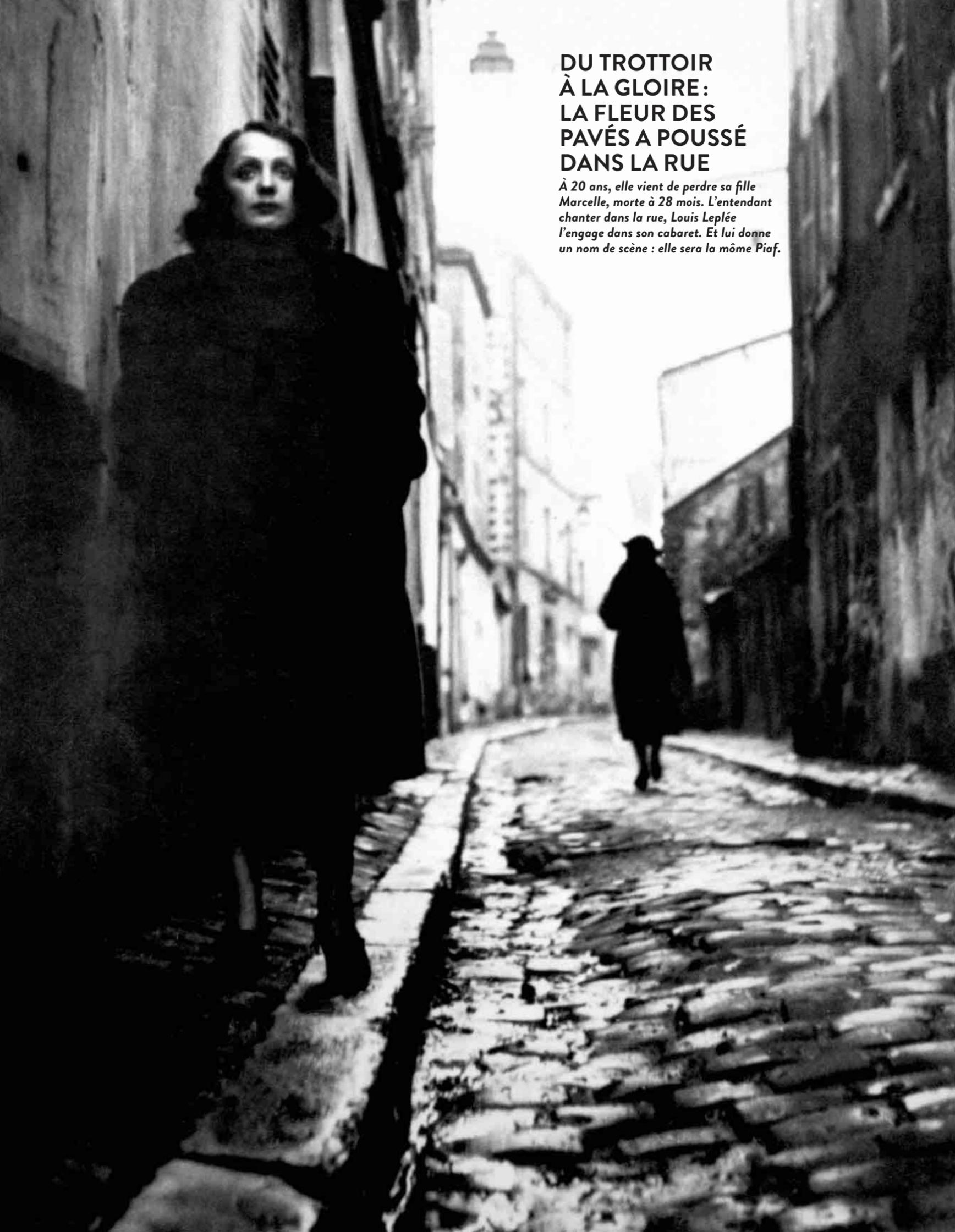
Photo **CLAUDE AZOULAY**



Bibi sur la tête aux côtés de son amie Simone Berteaut, dite « Momone », vers 1930. Adolescentes, elles partagent la même chambre et se produisent en duo dans les rues et les cours d'immeubles : Édith chante, Simone fait la quête.

LA MÔME

Née en 1915 à Paris, abandonnée par sa mère, la petite Édith Giovanna est élevée dans un bordel et, adolescente, tend la sèbile aux passants pendant le numéro d'acrobate de Louis Gassion, son père. Elle vouera une adoration à sainte Thérèse pour lui avoir rendu la vue lors d'un pèlerinage à Lisieux. Mais les dieux lui ont fait un autre don : une voix monumentale, qui la conduira du ruisseau au firmament.



**DU TROTTOIR
À LA GLOIRE :
LA FLEUR DES
PAVÉS A POUSSE
DANS LA RUE**

À 20 ans, elle vient de perdre sa fille Marcelle, morte à 28 mois. L'entendant chanter dans la rue, Louis Leplée l'engage dans son cabaret. Et lui donne un nom de scène : elle sera la même Piaf.

A black and white photograph of two people. On the left, a man with dark hair, wearing a dark suit and a white shirt with a dark tie, looks towards the camera with a slight smile. On the right, a woman with dark hair styled in a bob with bangs, wearing a dark top with a large, white, lace-like collar, looks upwards and to the right with a smile. The background is dark and out of focus.

PREMIERS MENTORS, PREMIERS CABARETS: PARIS LUI OUVRE SES BRAS

*Avec Jacques Bourgeat, présenté
par Leplée, qui devient son père spirituel.
Écrivain et poète, c'est lui qui fera
l'éducation de l'ancienne enfant des rues
presque illettrée.*



Avec son amie Mado vers 1936,
devant l'église Saint-Pierre
de Montmartre et le Sacré-Cœur,
sur cette butte qui l'a vue grandir
et la verra triompher.





**RÉALISTE ET POPULAIRE,
ELLE A TROUVÉ SON STYLE**

Chanteuse de bistrot auprès du parolier Raymond Asso (en blanc), auteur de « Mon légionnaire », dont elle devient la protégée. Il la fera percer dans le music-hall parisien.

Photo **JEAN-GABRIEL SÉRUZIER**



Pendant la Seconde Guerre mondiale, Piaf chante devant les prisonniers français en Allemagne. La Résistance utilisera des photos comme celle-ci pour fabriquer de faux papiers aux soldats dont on voit les visages, permettant l'évasion de 120 d'entre eux.

L'AMBIGUË : COMPLICE DES PRISONNIERS FRANÇAIS MAIS VEDETTE POUR LES ALLEMANDS

Si sa complaisance envers l'occupant lui sera reprochée, il est avéré qu'elle a protégé et financé la fuite en zone libre de plusieurs musiciens juifs. Dans sa loge en 1946, une photo de Maurice Chevalier.



SI JOHNNY SE VANTAIT D'ÊTRE NÉ DANS LA RUE, ÉDITH PIAF, ELLE, L'EST LITTÉRALEMENT. LE 19 DÉCEMBRE 1915, À 5 HEURES DU MATIN SUR LES MARCHES DU 72, RUE DE BELLEVILLE, À PARIS, NAÎT LA FUTURE «MÔME PIAF» QUI CONNAÎTRA DÈS L'ENFANCE TOUS LES MALHEURS QU'ELLE CHANTERA PLUS TARD, COMME LE RACONTE L'ANCIEN SECRÉTAIRE DE LOUIS ARAGON

PARU DANS PARIS MATCH N° 561 DU 9 JANVIER 1960

LE ROMAN D'UNE DESTINÉE

PAR JEAN-FRANÇOIS CHABRUN

Belleville, au petit matin. Il fait froid. Deux agents descendent la rue, le képi enfoncé jusqu'aux oreilles [...]. À cet endroit, la rue de Belleville dessine un coude d'où l'on aperçoit Paris répandu en vagues pétrifiées autour de la tour Eiffel, avec ses crêtes couronnées d'ardoises, ses tuiles et ses fumées. Il a plu presque toute la nuit. Tout à l'heure, quelques portes vont grincer et laisser passer des ombres indécises qui se dirigeront, musette sur l'épaule, vers les stations de métro Belleville ou Pyrénées. [...] Pour l'instant, les deux sergents de ville peuvent encore emprunter le milieu de la chaussée sans courir le risque d'être bousculés par les voituriers et la foule grouillante des ménagères à cabas. [...]

Ronde sans histoire : pas d'ivrognes couchés dans les caniveaux, pas de bagarre au couteau entre les mauvais garçons à rouflaquettes qui, malgré la guerre, viennent parfois, du quartier République, régler leurs comptes sur les hauteurs de Belleville, pas de rapport à rédiger. [...]

Depuis quelques instants pourtant les deux sergots tendent l'oreille. C'est comme une plainte sourde, insistante, qui se fait entendre quelque part. On dirait le gémissement d'une bête enfermée dans quelque réduit.

– Les bêtes, ça se plaint comme des enfants, remarque un des agents pour dire quelque chose.

– Et si c'en était un ? rétorque son compagnon, plus méfiant. Ni une bête ni un enfant. C'est une femme.

Crispée par la douleur, elle est assise sur les trois marches qui, du trottoir, donnent accès, 72, rue de Belleville, à l'un des petits immeubles de style louis-philippard bâtis là en série sous le second Empire.

– Elle n'est pas ivre, dit le premier agent, après avoir, d'un geste professionnel, approché sa tête de celle de la femme et respiré son haleine.

– Vous êtes blessée ?

Pour toute réponse, elle lève vers eux des yeux hagards et continue de gémir, les deux mains sur le ventre. Une respiration courte, bruyante, et, soudain, le cri, un cri déchirant d'animal qu'on égorge monte dans la rue déserte et glacée. Les agents ont à peine le temps d'allonger la femme sur le rebord du trottoir... Déjà il leur faut improviser les gestes d'un métier qu'ils n'auraient jamais cru exercer un jour : celui d'infirmier accoucheur.

Le clocher de Saint-Jean-Baptiste sonne 5 heures. Du quai de Valmy monte le soupir perçant et répété d'une poire d'automobile. Deux phares de cuivre escaladent la rue dans un vacarme poussif. Quand la Panhard et Levassor cahotante qui sert d'ambulance à l'hôpital Saint-Louis s'arrête devant le 72, le bébé – malingre sujet du sexe féminin – est déjà né.

Un gaillard athlétique et d'ordinaire, l'air peu commode descend de la voiture et contemple la scène, stupéfait. Il avait tout prévu, sauf que sa femme, impatiente, dévalerait l'escalier en colimaçon qui menait à leur chambre garnie pour l'attendre dans la rue.

– Comment vous appelez-vous ?

– Gassion. Louis. C'est moi le père, oui, répond-il comme un automate. [...]

À la lueur bleutée du manchon à gaz allumé dans la chambre où ils l'ont ramenée, agents et infirmiers contemplent le beau visage sensuel de la mère dont les grands yeux noirs expriment maintenant la fatigue, mais aussi le calme qui succède aux grandes épreuves.

Ils ont le sentiment d'« avoir vu cette tête-là quelque part ». Et c'est exact. L'année précédente – avant la déclaration de guerre – ils l'ont entendue chanter d'une voix grave, un peu rauque, « Haine d'amour » et « Mélancolie » de Delmet, « Les inquiets » et « Les deux ménétriers » de Chapuis, au Caveau de la République. Elle s'appelle Line Marsa. Mais il y a plus d'un an qu'elle n'a trouvé d'engagements. [...]

LA PETITE GASSION EST BAPTISÉE ÉDITH, MAIS AUSSI GIOVANNA POUR RAPPELER QUE SA MÈRE EST NÉE EN ITALIE, BIEN QU'ELLE SOIT D'ORIGINE ALGÉRIENNE

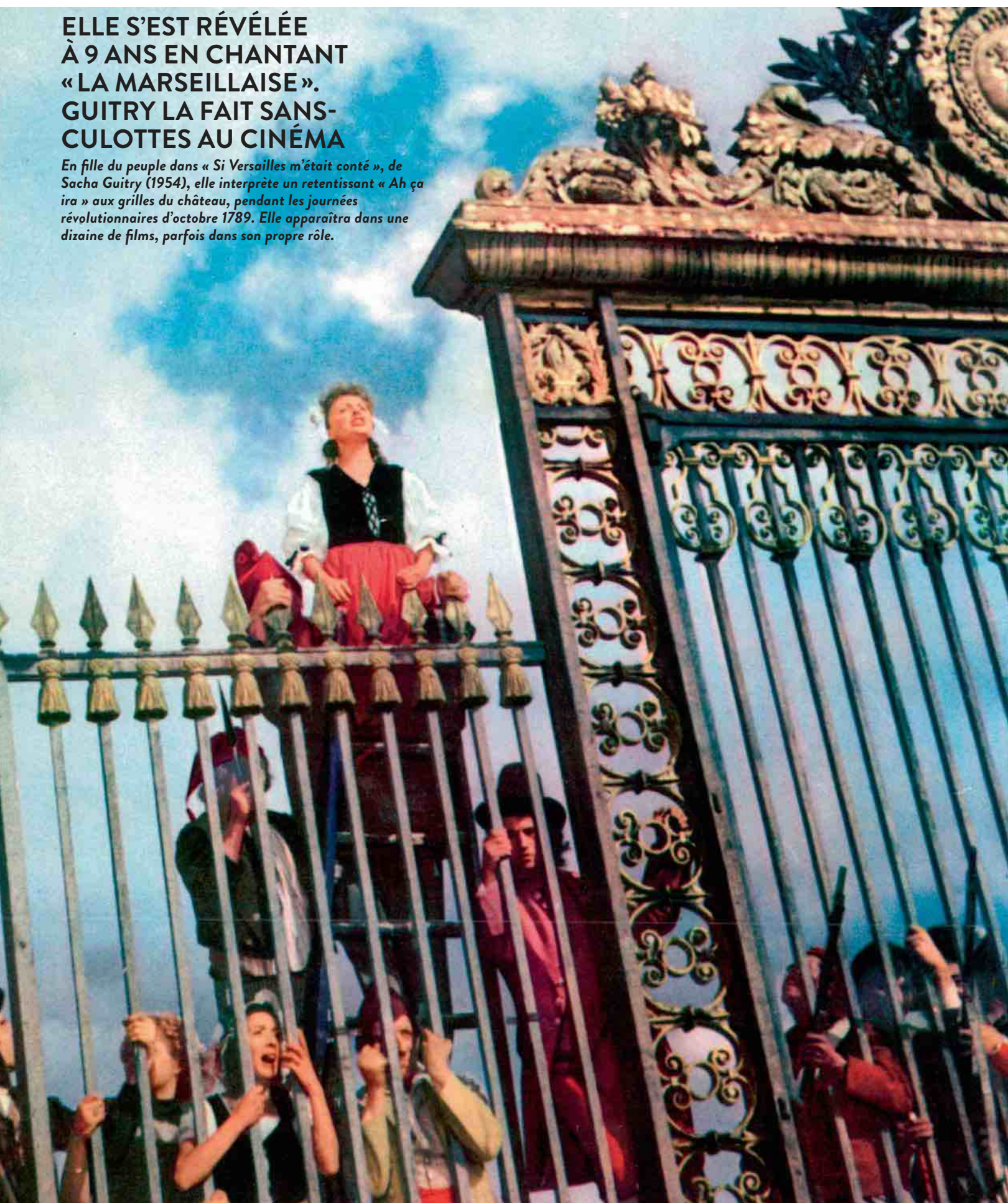
Depuis une semaine, les journaux parlent d'Edith Cavell, l'héroïque infirmière anglaise qu'en Belgique les Allemands viennent de fusiller. En son honneur, la petite Gassion est baptisée Édith, mais aussi Giovanna pour rappeler que Line Maillard, dite Marsa, sa mère, est née en Italie, bien qu'elle soit d'origine algérienne. De toute façon, l'enfant ne portera, en fait, que son premier prénom. Celui qu'elle gardera lorsque, plus tard, elle troquera son nom de Gassion contre celui plus imagé de Piaf.

Le train file, comme un jouet, à travers la campagne normande. Debout, ses petites mains nerveuses agrippées au rebord, l'enfant a collé son nez à la portière. Tous les enfants du

Suite p. 24

**ELLE S'EST RÉVÉLÉE
À 9 ANS EN CHANTANT
« LA MARSEILLAISE ».
GUITRY LA FAIT SANS-
CULOTTES AU CINÉMA**

En fille du peuple dans « Si Versailles m'était conté », de Sacha Guitry (1954), elle interprète un retentissant « Ah ça ira » aux grilles du château, pendant les journées révolutionnaires d'octobre 1789. Elle apparaîtra dans une dizaine de films, parfois dans son propre rôle.



monde regardent ainsi, et l'on voit parfois leurs yeux ciller devant le spectacle de la vie. Mais Édith ne cille pas. Rien ne pourrait l'effrayer, ni montagne, ni ogre, ni géant. Édith est aveugle. Une conjonctivite mal soignée : toute la nuit du monde est devant elle. Elle a 8 ans. Elle regarde. Elle espère.

Là-bas, au bout de la voie ferrée, il y a Lisieux, la basilique Sainte-Thérèse, la lumière peut-être puisqu'on dit que Dieu a pitié des hommes. Et comment Lui, qui est tout amour, n'aurait-il pas pitié d'une petite fille aveugle quand ces «dames», qui la conduisent, en ont tant ? Ces dames... Elle ne connaît que leur gentillesse, leurs manières affectueuses, leur parfum aussi qui est fort et qui entête. Elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir qu'elle a la plus extraordinaire, la plus incroyable compagnie qu'une petite fille ait jamais eue dans un pèlerinage. Car celles qui l'entourent, on pourrait toutes les nommer Marie-Madeleine, quel que soit leur prénom. Elles habitent toutes Bernay, à la même enseigne, dans la même maison – et les gens sages de la ville ignorent son numéro. Il suffit...

À peine relevée, maman avait déserté le domicile conjugal. Le bébé était resté tout seul dans la vie. Que faire d'elle ? Grand-mère, qui est si jeune avec son visage lisse et son ruban de soie noire autour du cou, l'a accueillie dans cette drôle de maison parce qu'il faut bien qu'une petite fille aille quelque part, qu'elle ait un oreiller où poser sa tête et des paroles douces pour s'endormir. Rien ne prévaut contre la pureté du cœur. La petite infante souffreteuse du train de Lisieux est plus jalousement choyée au milieu de sa cour de pécheresses que bien des enfants qui, comme Poil de Carotte, n'ont pas eu la chance d'être orphelins.

Roule le train vers la basilique. Roulent les pensées dans la tête de la petite aveugle. C'est aujourd'hui, a dit grand-mère, que Dieu fera quelque chose pour elle. Une petite fille ne peut pas rester aveugle, n'est-ce pas ? Alors toutes les «dames» sont venues présenter Édith à sainte Thérèse afin que la sainte parle à Celui qui peut tout.

TOUTE LA VILLE SAURA DÈS LE LENDEMAIN QUE LA PETITE FILLE DU MALHEUR EST BÉNIE PAR LE CIEL

Entourée de sa garde en grand appareil, Édith, la petite princesse aveugle, s'avance timidement sous les voûtes de la basilique. Elle en devine les proportions rien qu'au bruit que font les pas sur les dalles, au long cheminement de murmures furtifs qui lui rappellent ceux des forêts où, de temps à autre, on l'a emmenée «prendre l'air» quand il faisait beau temps, le dimanche après-midi.

Une odeur douceâtre de cire chaude. Le cortège s'arrête. Des lèvres débitent à toute vitesse des mots qui forment des soupirs plutôt que des prières. Des prie-Dieu grincent.

On s'est arrêté devant la statue de «la grande petite sainte» entourée de centaines de cierges allumés. Mal à l'aise, un peu gênée, Édith entend à plusieurs reprises sa grand-mère répéter :

– Faites qu'Édith retrouve la vue le 25 août et je donnerai 10 000 francs (une somme alors très importante) aux pauvres de la ville !

Dans le train du retour, on parle peu. La journée de vacances est terminée. On est le 23 août. Sainte Thérèse a deux jours devant elle pour remuer le ciel.

Le 25 août arrive enfin. Grand-mère a choisi la date parce qu'elle est celle de son anniversaire. Vers 8 heures, les «dames» viennent, comme chaque année, lui présenter leurs vœux, mais personne n'ose lui rappeler son vœu : elle évite elle-même d'en parler.

10 heures. Un étrange silence règne dans la maison. Rien ne se passe. À l'heure du déjeuner, c'est franchement l'angoisse et le malaise qui règnent. Sainte Thérèse reste donc sourde aux prières pour la petite aveugle ?



Petite fille, elle a déjà les gestes qui accompagneront ses chansons sur scène.

Vers 16 heures, une des «dames» accompagne Édith au salon, l'installe près du piano. Pas de visiteurs encore. Il faut en profiter. Édith chantonne et cherche ses notes à tâtons.

– Mais... mais..., s'écrie-t-elle soudain, mais je vois !

Et, en effet, confusément d'abord, puis avec une netteté de plus en plus précise, les touches noires et blanches du clavier viennent de lui apparaître.

Poignardée par les lumières qui l'assaillent de toutes parts, Édith ne peut que répéter :

– Je vois, je vois, je vois...

Par un réflexe de défense contre sa propre espérance, la «dame» qui est avec Édith s'est redressée :

– Non ! Non ! Il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là.

– Mais si, c'est vrai.

C'était vrai.

De cri en cri, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre.

– Miracle ! Miracle ! Édith voit !

Signes de croix. Chapelets. Cierges allumés. Jamais on n'en aura tant vu à Bernay, en cet endroit-là. Mais cette coexistence de la foi et du péché est un élément de l'histoire des hommes sur lequel un romancier aurait encore plus de choses à dire qu'un théologien.

Quoi qu'il en soit, les visiteurs de ce jour-là ne pourront témoigner du miracle sans en révéler le lieu. Mais toute la ville n'en saura pas moins, dès le lendemain, qu'Édith, la petite fille du malheur, est bénie par le Ciel. [...]

ÉDITH SE REVOIT, MARCHANT À LA RENCONTRE D'UN INCONNU QUI LA REGARDAIT VENIR SANS FAIRE LE MOINDRE GESTE D'AFFECTION

C'est papa... Mais pour un père, c'est un drôle de père. Ce Gassion, on dirait que la seule chose qui l'intéresse dans la vie, c'est de jeter son tapis sur une place publique et de faire ses tours. Ça excepté, il semble n'avoir d'intérêt pour rien, il est froid, taciturne,

parfois rude. Jamais, au grand jamais, il ne s'est penché vers la petite fille pour l'embrasser – ou, seulement, pour lui pincer le nez. Il est là, et c'est tout.

Édith est assise sur la moins volumineuse des deux valises. Ses jambes grêles, nues malgré la saison, dépassent d'un manteau trop court et râpé. Elle ne regarde pas, comme son père, du côté d'où le tramway doit arriver. Ses mains fines et racées relèvent les mèches brunes qui tombent sans cesse sur son front. Ses yeux de miraculée ne se détachent plus de la vitrine d'un marchand de jouets, à trois pas d'elle. [...]

Il y a deux ans qu'Édith a retrouvé la vue. Elle s'en souvient très bien. Elle se souvient aussi d'un jour étrange, peu de temps après. Sa grand-mère avait les yeux rouges :

– Ton père est là, avait-elle annoncé sur un ton bizarre.

Et puis Édith se revoit, marchant à la rencontre d'un inconnu qui la regardait venir sans faire le moindre geste d'affection.

– Finie la vie de château, ma petite. Au travail ! On part pour la Belgique.

Embauché pour une tournée du cirque Caroli, Louis Gassion (« contorsionniste-antipodiste, l'homme qui marche la tête à l'envers ») avait eu besoin d'une aide. Il avait repris sa fille comme on prend un partenaire.

Et maintenant que les dés sont jetés, Édith ne regrette plus tellement la grande maison douillette de Bernay. La vie de caravane est dure, sans doute. Mais on change chaque jour de ville, mais

il y a les costumes pailletés des clowns et les uniformes rouges à brandebourgs dorés des dompteurs. Il y a les cris du public enthousiaste, ses grandes traînées de rires qui traversent le silence de la nuit comme le crépitement des feux de la Saint-Jean.

Après la roulotte, les trains, les autobus et les chambres d'hôtel où l'on fait un peu de cuisine en fraude, sur un réchaud à alcool. Lille. Béthune. Lens...

Toujours pas de tram à l'horizon.

– Elle vaut combien, cette poupée ?

Ainsi, le père a compris. Il a prononcé ces quelques mots sans regarder sa fille, mais, s'il les a prononcés, c'est la preuve qu'il l'observait et qu'il a surpris son regard.

– Onze francs cinquante, papa..., dit très vite Édith.

Gassion a fouillé dans sa poche, il sort son vieux porte-monnaie, compte sa fortune : 12 francs. Ce soir, il va falloir acheter le dîner, payer la chambre. Ça fera bien, au total, dans les 9 à 10 francs. En haussant les épaules, il remet son porte-monnaie dans la poche.

D'ailleurs, le tram arrive.

– Demain matin, on posera le « mouchoir » place de la gare, et, à midi, on prendra le train pour Arras.

Le lendemain, le cérémonial de chaque jour est, en effet, strictement observé. Après avoir levé ses poids et fait faire par Édith la quête d'usage, Gassion plie ses bagages et les transporte dans la salle d'attente.

– Il est 11 heures, dit-il. J'ai une course à faire. Attends-moi là. Quand il revient, il porte un paquet sous le bras.

– Tiens, dit-il à la petite fille sagement assise à l'endroit où il l'avait laissée. La voilà, ta poupée. La recette a été bonne. Et puis, demain, c'est Noël. [...]

AU BOUT DE CE REFRAIN INATTENDU, ÉDITH SANS LE SAVOIR A DÉJÀ RENCONTRÉ PIAF. ELLES SE RETROUVERONT

La tournée continue. Pendant des semaines, des mois. De temps à autre, Gassion trouve à s'exhiber sur une petite scène, dans un préau d'école ou dans le réfectoire d'une caserne.

– Et maintenant que vous avez vu le travail, mesdames et messieurs, la petite va passer parmi vous pour faire la quête. Non, messieurs, ne vous sauvez pas ! Soyez courageux, que diable ! [...]

D'ailleurs, ce n'est pas fini. Pour vous remercier, la petite va chanter !

Édith ne connaît aucune chanson, mais elle n'hésite pas une seconde. Et c'est le second miracle de sa vie qui s'annonce ce soir-là, sur la petite place de Forges-les-Eaux. L'enfant a allongé instinctivement ses deux bras le long de son corps ; elle a penché un peu la tête à droite ; elle l'a relevée crânement pour regarder tous ces gens-là bien en face et elle a lancé, comme un cri, sa voix grêle où il n'y a pas encore d'art mais où passe toute sa science du malheur :

« Allons, enfants de la patrie... »

Au bout de ce refrain inattendu, Édith sans le savoir a déjà rencontré Piaf. Elles se retrouveront.

Un tonnerre d'applaudissements interrompt l'hymne national après quelques mesures. Il était temps. Édith n'en savait pas davantage...

La situation est retournée. Clin d'œil du père Gassion. Édith refait la quête. Double recette.

– C'est bon, ça ! Tu vas m'apprendre tout de suite des paroles.

Et le soir, à l'hôtel, Édith, qui sait à peine lire et encore moins écrire, répète les deux premières chansons de son premier répertoire : « Nuits de Chine » et « Voici mon cœur ».

Elle a 9 ans. ■

Jean-François Chabrun

*Au milieu des
années 1950, Piaf
est aussi une
immense star aux
États-Unis.*





**DÉLAISSÉE PAR
SES PARENTS,
ELLE BÂTIT SA
PROPRE TRIBU**

Elle fait du jeune Charles Aznavour (en noir) son secrétaire particulier et son confident. C'est elle qui le poussera à chanter, lui apprenant le métier. Partie de pétanque entourés de Michel Emer (à g.), Micheline Dax et Roland Avellis, en 1951.



SES AMIS SERONT SA FAMILLE

Pour celle dont l'enfance fut marquée par la solitude et l'abandon, s'entourer est une façon de se protéger. Exigeante voire tyrannique, mais aussi débordante de générosité, elle est le centre d'une cour où défileront Paul Meurisse, Montand, Aznavour, Moustaki ou encore Eddie Constantine. Pour ceux qu'elle aime, Piaf joue les pygmalions et donne sans compter. À l'amitié aussi, elle aurait pu chanter un hymne.

A black and white photograph of Jean Cocteau and Yvette Guilbert. Cocteau, on the left, is wearing a suit and tie, looking down at a long, thin object (possibly a cigarette or a piece of paper) he is holding. Guilbert, on the right, is wearing a dark headscarf and a dark dress, looking down at the same object. They are both smiling slightly. The background is a wall with some abstract drawings or posters.

COCTEAU, LE PREMIER, A COMPRIS SA CAPACITÉ À ÉMOUVOIR

*Dans les loges du théâtre des
Bouffes-Parisiens où elle interprète
« Le bel indifférent », monologue
écrit pour elle par Jean Cocteau.
En 1940.*

Photo SERGE LIDO



La courte échelle pour une grande. Avec, de g. à dr., Maurice Chevalier, son mari Jacques Pills et Jean-Jacques Vital, en 1952.

Neuf garçons et une fille. En 1946, elle enregistre « Les trois cloches » avec les Compagnons de la chanson, qu'elle prend sous son aile. Viendront ensuite une tournée commune, un film, et un immense succès.





BRUNO COQUATRIX LUI OFFRE LA SCÈNE DE SA CONSÉCRATION

Fin 1960, malade et affaiblie, elle accepte de chanter à l'Olympia, alors en grande difficulté financière. La série de concerts qu'elle y donne restera parmi ses plus marquants. Et sauvera la salle de la faillite.



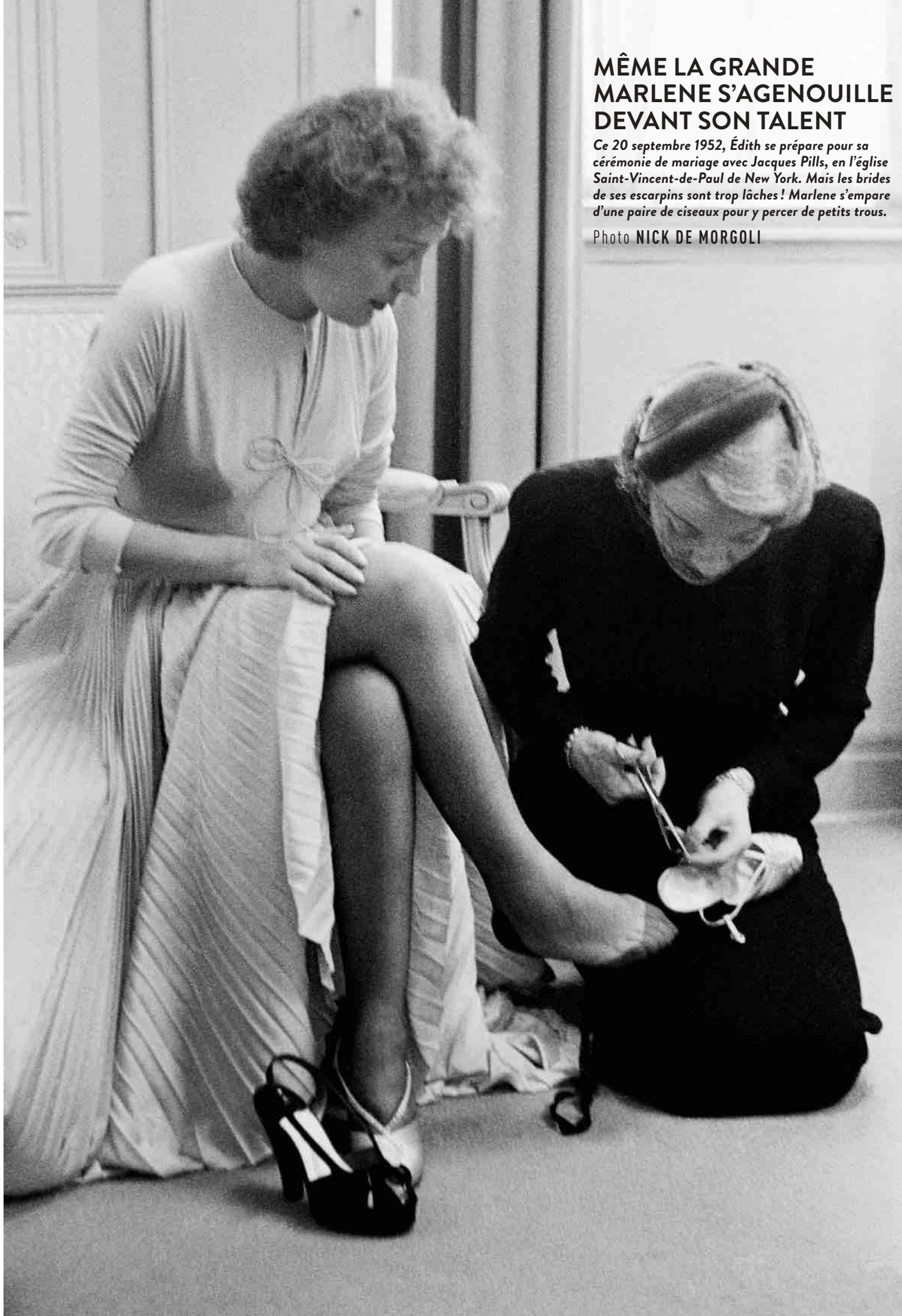
1. Admirative devant d'autres mains légendaires, celles de Django Reinhardt.
2. Lecture de partition avec Charles Trenet en 1947.
3. Entre Eddie Barclay et Henri Salvador, à l'Alhambra, à Paris, en 1958.
4. Sous les baisers d'Orson Welles (à dr.) et de l'écrivain Marcel Achard, en 1953.
5. Soutenue par Charles Dumont, le compositeur de « Non, je ne regrette rien », en 1960.



MÊME LA GRANDE MARLENE S'AGENOUILLE DEVANT SON TALENT

Ce 20 septembre 1952, Édith se prépare pour sa cérémonie de mariage avec Jacques Pills, en l'église Saint-Vincent-de-Paul de New York. Mais les brides de ses escarpins sont trop lâches ! Marlene s'empare d'une paire de ciseaux pour y percer de petits trous.

Photo NICK DE MORGOLI





GALA EXCEPTIONNEL

en l'honneur des 100 ans de l'Association des Français de 1948

Sous le Patronage de Monsieur MITTERRAND
Membre des Académies Françaises

et la Présidence de Monsieur

Pierre de GAULLE
Président du Comité National

ALESSANDRI
Président du Comité National

Edith PIAF

POUR SA RENTRÉE A PARIS

Après avoir été l'hôte de la Capitale « Les Zoukoudou »

Au cours de la 100^e du Spectacle présenté par

Pierre DAC

(Chantier de l'Association)

LE DROIT DE RIRE

de Pierre DAC et Fernand BALZENA

IRENE HILDA

LES AUTEURS, LES ARTISTES
prêteront leur gracieux concours

CERDAN

SERA PRÉSENTÉ AU PUBLIC

PRIX DES PLACES : 800 FRs

Location à l'Association (Maison de l'Homme, Place Trocadéro), et Théâtre, dans les Agences

C'EST UN BEAU ROMAN, C'EST UNE BELLE HISTOIRE

*En mars 1948, au cabaret parisien
du Club des Cinq, où ils ont fait
connaissance deux ans plus tôt,
Piaf et Marcel Cerdan affichent leur
liaison aux côtés de la chanteuse franco-
américaine Irène Hilda.*



Si elle a chanté comme personne les tourments de l'amour, c'est parce qu'elle les a follement vécus. Fiévreuse, possessive, elle aime avec despotisme et fait de ses amants ses chefs-d'œuvre, dénichant avec génie leur talent et transformant ses béguins en succès. Mais il est écrit qu'elle ne connaîtra pas la paix : plus grande sera sa passion, plus tragique en sera l'issue. Malgré tout, elle n'aura de cesse d'aimer jusqu'à la fin de sa vie, entourée alors d'une émouvante tendresse.

L'AMOUR AU-DESSUS DE TOUT

UN SEUL DÎNER ET LE COUP DE FOUDRE

Le 22 septembre 1948, au lendemain de son titre de champion du monde, le boxeur savoure son triomphe avec Édith, à une table du night-club Versailles, à New York.





*Le bar et un tabouret
pour être plus grande
que lui. Au Club
des Cinq, à Paris,
en 1948.*

ÉDITH NE VIT PLUS QUE POUR MARCEL ET LUI NE VOIT PLUS QUE PAR ELLE. ET QUAND LEUR MÉTIER LES SÉPARE, ILS S'ÉCRIVENT. LORSQUE, EN 2002, LES ÉDITIONS DU CHERCHE-MIDI SORTENT «PIAF-CERDAN, MOI POUR TOI, LETTRES D'AMOUR», UNE CORRESPONDANCE PUDIQUE, SANS FARD NI RETENUE, PARIS MATCH EN PUBLIE LES LETTRES LES PLUS INTIMES

PARU DANS PARIS MATCH N° 2750 DU 7 FÉVIER 2002

LEUR CORRESPONDANCE BRÛLANTE

Paris, vendredi 20 mai 1949

Mon adoré,

Sais-tu ce que c'est qu'une maison vide de toi ? Eh bien, c'est atroce et c'est aussi parce que je le sais que je suis si lâche au moment de tes départs ! Oh chéri, je me demande à chaque fois comment je fais pour continuer à vivre quand tu n'es pas là... Mais je ne vis pas et c'est surtout pour ça que c'est atroce, une vie sans vie, voilà. Mon amour, je n'ai pas voulu t'écrire hier au soir, ma lettre t'aurait fait mal, j'étais à la fois découragée et révoltée. J'aurais aimé que tout le monde souffre autant que moi. Et toi mon petit, mon gosse, mon amant chéri ? Quel déchirement cet avion qui décolle en emportant mon cœur, ma raison, mon souffle ; je voudrais crier tant que je souffrais...

As-tu fait un bon voyage ? N'es-tu pas trop fatigué ? Travaille bien mon amour, qu'au moins tous ces sacrifices servent à quelque chose. Que penses-tu de New York ? N'oublie pas de numéroter tes lettres, que l'on sache si elles arrivent toutes. [...]

C'est drôle, je suis sans réflexe, sans idée, sans rien, j'ai l'air d'attendre un événement. À la place de mon cœur il y a l'angoisse, le chagrin. Petit, mon tout petit, comme je t'aime, c'est fou et inquiétant ! Je devais répéter aujourd'hui mais je n'en ai pas le courage. Je préfère rester seule. J'ai décommandé de tout le monde parce que les gens parlent et m'empêchent d'être avec toi. Peut-être que la semaine prochaine, ça ira mieux. Pour le moment, je ne veux entendre parler de rien d'autre que de toi !

À demain, mon amour. Sois fort pour deux, j'en ai besoin. Je t'aime déraisonnablement, anormalement, follement et je n'y puis rien. C'est de ta faute, tu es magnifique. Serre-moi par la pensée dans tes bras et dis-toi que rien au monde ne compte en dehors de toi pour moi !

Édith

Cerdan avec sa femme Marinette Lopez et deux de leurs trois enfants, Marcel Jr et René, vers 1948.



Samedi 21 mai 1949

Ma chérie,

Tu vois, je commence à t'écrire déjà. Je m'étais habitué à te voir toujours et je ne pensais pas que tu pouvais un jour me quitter. C'est terrible, tu sais, tu m'avais habitué à cette vie insupportable pour toi mais agréable pour moi, puisque je pouvais te voir quand je voulais. Et maintenant, voilà, je suis seul avec toutes ces petites choses qui me rappellent ton passage ici, et, crois-moi, j'ai souvent un serrement au cœur terrible. Pourquoi je t'aime comme cela, chérie, et dire que tu crois le contraire, oh, chérie !

Mais chérie, il faut avoir du courage et surtout gagner beaucoup d'argent pour pouvoir profiter après. Chérie, mange bien, dors bien et travaille un peu aussi car il faut que tu en foutes un bon coup cette année.

Pense, chérie, que l'année prochaine, nous allons passer une année formidable, alors ça vaut le coup de souffrir un peu (je dis des bêtises). Écris-moi un mot, chérie. Je t'aime, mon amour, comme un vrai fou, moi, qui me serre bien fort contre toi.

Mes amitiés à la vieille.

Marcel

Arrivée triomphale à Orly, le 17 mars 1948. Cinq jours plus tôt, le boxeur a vaincu Laverne Roach au Madison Square Garden de New York.



Dans son appartement new-yorkais en 1947.

Mercredi 1^{er} juin 1949

Mon amour chéri,

Pas de lettre aujourd'hui parce qu'il n'y a pas de levée le dimanche, mais peut-être cet après-midi, j'en aurai. Comment vas-tu, chérie ? Bien, je l'espère. Tu m'aimes toujours, oui, hein, parce que moi, je suis fou de plus en plus de toi. Ici pour le week-end, il y a eu beaucoup de monde et tout le monde [a] admiré ma montre. C'est formidable l'effet qu'elle a fait sur tout le monde, et puis les blousons que je mets aussi sont formidables. Tout le monde me demande l'adresse de Dominique France et je crois qu'ils ont commandé quelques-uns de ses tricots. Chérie, je voudrais que tu me dises ce que tu as besoin d'ici, parce que j'ai un ami d'Air France qui peut prendre ce que je veux et qui est très gentil. Mais fais-moi confiance, je ne te présenterai personne. Je te le ferai déposer quelque part, c'est plus sûr. Non que je n'aie pas confiance en toi, non, chérie, j'ai confiance mais tu es tellement gentille et les hommes sont tellement méchants qu'il peut arriver des choses sans s'en apercevoir. Enfin, il vaut mieux pas penser à cela, ça me fait très mal. Dis-moi ce que je peux t'envoyer. De toute façon, je dois t'apporter quelque chose, alors il vaut mieux que ce soit quelque chose qui te plaise, n'est-ce pas, chérie.

L'autre jour, est venu ici l'impresario de Mae West qui veut me faire signer un contrat pour Hollywood pour sept ans, à raison de deux films par an. D'ailleurs, nous déjeunons ensemble lundi, mais ne crains rien, elle a 60 ans, et même chérie, il n'y a que toi qui comptes, et qui as toutes mes pensées, chérie, mais toutes. Il n'y a que toi qui me fais oublier tout et qui m'aides à tenir le coup car l'autre ne me fait rien mais rien alors, rien, peut-être qu'elle le payera. D'ailleurs, je te jure que ça ne me fait rien, il n'y a que toi qui comptes et je t'aime de plus en plus et te serre très très fort contre moi, chérie. Moi.

Marcel

Vendredi 3 juin 1949

Toi, mon chéri !

Quelle belle lettre j'ai reçue ce matin ! Jamais tu n'en as écrit une aussi touchante. Tu sais si tu es heureux d'être aimé de moi, crois que moi, je suis fière de l'être de toi. Tu es si merveilleux, tu as le génie d'un amour unique et tu en es beau. Tu es si beau dans ton âme. Oh chéri, tu ne peux savoir depuis que je te connais, combien j'ai changé ! Si j'avais encore quelques mesquineries au fond de mes pensées, tu les as tuées. Je ne pourrai plus être moche. J'admire tellement l'homme que tu es, mon chéri. Tu ne peux savoir tout ce qui se passe en moi depuis que j'ai ce grand bonheur d'être aimée de toi. Tu m'as rapprochée de Dieu et je n'ai qu'une envie, c'est de te ressembler, avoir ta simplicité et ta grandeur morale. Voilà ce que je souhaite avoir pour être entièrement digne de ton amour. Mon aimé, si tu savais, oh oui, si tu savais comme je t'aime. Je ne trouve jamais rien d'assez beau pour toi. Tous ceux qui te font du mal, je les hais, « moi qui n'ai jamais haï personne ». Je te veux riche et heureux. Pour le bonheur, fais-moi confiance, je ferais n'importe quoi pour toi. Je t'aimerais n'importe comment, même assassin. Oh oui, je suis capable, si un jour tu avais des ennuis, de les partager en entier avec toi. Je quitterais tout pour toi, je renierais tout pour toi, je ferais n'importe quoi d'impossible, en un mot je ferais tout, absolument tout pour toi ! Comment es-tu physiquement ? Et moralement ?

Je t'attends mon amour, reviens-moi vite que je te chérisse comme j'en ai envie. Je suis tout ce que tu as envie que je sois. Je t'aime, je t'appartiens à toi pour toujours si tu le veux.

Amitiés à Jo et à ton frère. Momone t'embrasse et moi, mon amour, je fais exactement ce que tu as envie que je fasse. Tu es ma vie, mon souffle, tu es tout, tout. Je t'aime. Moi.

Édith



ILS VIVENT UN AMOUR FUSIONNEL

*Il est tombé KO pour elle,
elle ne chante que pour
lui. Dans un bar parisien
en 1948.*

POUR LUI ELLE ÉCRIT SON «HYMNE À L'AMOUR»

Cerdan ou Delannoit. Ils doivent s'affronter au palais des sports de Bruxelles, le 10 juillet 1948.

«Sois toi-même et tu battras Delannoit, dit Roupp à Marcel. Tu l'auras, ta revanche.»

Roupp a tout prévu, sauf Piaf. Édith, en effet, est du voyage. Marcel l'a cachée jusqu'au dernier moment. Elle s'est arrangée pour décrocher un contrat à Bruxelles même, le 12 juillet.

C'est seulement après la pesée que le boxeur, l'air gêné, annonce : «Faut que je la rejoigne, Monsieur Roupp.»

Celui-ci veut raisonner Marcel, lui déconseille d'aller retrouver Édith, lui dit que ce n'est pas prudent, qu'il y a beaucoup de monde, des journalistes et que ça finira par se retourner contre lui :

«Appelle-la, Marcel, et explique-lui.

– Je peux pas, monsieur Roupp ; je lui ai promis.»

Roupp finit par céder, mais il tient à accompagner Marcel jusqu'à l'hôtel de Piaf. Pendant le trajet, Marcel est heureux. Roupp, lui, fait la gueule. Il en veut à Piaf.

Édith n'assiste pas au combat. Elle reste à prier dans sa chambre en attendant le coup de téléphone de Marcel. C'est par lui qu'elle apprendra la bonne nouvelle. Elle bondit à la première sonnerie. À l'autre bout du fil, Marcel chante. Il a gagné en quinze reprises.

Quelques jours plus tard, sur la route qui mène au petit village d'Anet, dans l'Eure-et-Loir, Édith demande à Émile, le chauffeur, de ralentir.

«Doucement Émile, doucement... On arrivera à temps.»

Émile gare enfin la voiture à la porte d'une petite auberge de campagne où Marcel, Lucien Roupp, sa femme et sa belle-fille se sont réfugiés, fuyant tous les journalistes et les photographes depuis quelques jours.

À peine descendue de voiture, Édith se précipite dans les bras de Marcel. Il la soulève par la taille et la fait tourner. Il est dans une forme superbe. C'est fait. C'est signé. Il l'aura, son championnat du monde ! Il en a tellement rêvé... Et Édith avec lui.

Ginette Richer, dite Ginou, la secrétaire se souviendra : «Je

n'avais jamais vu Édith aussi heureuse. On aurait dit que c'était elle qui préparait le championnat du monde. Du jour où elle est arrivée à Anet, elle s'est mise au régime... le régime de Marcel. Elle découvrait le sport. Une fois, elle m'a même forcée à faire du vélo avec elle. On n'est pas allé très loin : on est rentré dans un troupeau de vaches...» [...]

«Après l'entraînement, on allait réveiller la p'tite, comme il l'appelait. Enfin, quand je dis "on", je veux dire que Marcel me demandait d'aller sortir Édith du noir. Je n'ouvrais pas les rideaux. Jamais. Plusieurs fois, je devais répéter : "Édith, c'est l'heure. Il faudrait que tu te réveilles." Édith se levait, se lavait les dents, se coiffait. Là, j'appelais Marcel. Il arrivait tout sourire et je les laissais.» [...]

PUIS MARCEL PARTI, ELLE S'EST MISE À PRIER À GENOUX DANS SA CHAMBRE

«Faut y aller, Marcel. Je sens qu'il faut y aller.»

Marcel ne se fait pas prier. Il sait combien la basilique Sainte-Thérèse de Lisieux compte pour Édith. Lui-même ne pratique pas, mais il a des habitudes. Avant chaque combat, par exemple, il va toujours faire brûler un cierge à la Vierge.

Édith rapportera de leur visite à Sainte-Thérèse une statuette de sa bienfaitrice qui restera en permanence sur sa table de chevet.

Marcel quitte la France le 22 août pour sa neuvième traversée de l'Atlantique en vingt-deux mois afin de poursuivre l'entraînement à Loch Sheldrake, dans l'État de New York. Édith, qui a décroché au Versailles, à Manhattan, un contrat de 7000 dollars à partir du 22 septembre, lendemain du championnat du monde, le rejoindra le 3 septembre.

Le matin du départ de Marcel, il y a de l'excitation dans l'air, rue Leconte-de-Lisle.

«Surtout n'oublie pas le pull», ordonne Édith à Ginou.

C'est un pull de couleur aubergine. Il fait gai à hurler. Édith l'a tricoté avec amour. Il est atroce [...].

Soudain Édith se lève : «Ginou, ma p'tite, tu sens ce que je sens ?»

Un parfum a envahi la pièce : «Oui, Édith, on dirait une odeur de roses.

Suite p. 42

Édith, le visage extasié, s'écrie, radieuse : « Maintenant, j'en suis sûre, les enfants, le p'tit sera champion du monde. »

Grâce à Édith, sainte Thérèse de Lisieux vient de prendre Marcel sous sa protection.

À peine débarquée à New York, Édith se précipite sur le premier téléphone. Au bout du fil, elle entend la voix suave, mais lointaine, de Marcel : « C'est toi, Édith ?... »

L'après-midi, Marcel, émergeant d'un long silence embarrassé, annonce à Roupp : « Édith est là.

– Ah oui ! Et où ?

– Elle a loué une chambre dans une pension, pas loin d'ici.

Roupp secoue la tête.

« Et que comptes-tu faire maintenant ?

– Eh bien, je vais aller la voir, Monsieur Roupp... »

Roupp se fait conciliant. Il propose même à Marcel de l'accompagner.

Le soir, la Cadillac file sur une route de campagne et stoppe devant une pension à l'entrée d'un village.

Édith et Marcel tombent dans les bras l'un de l'autre. Roupp détourne les yeux. Ce soir, il a la révélation de l'amour que Piaf voue à Marcel. Fallait-il vraiment qu'elle tienne à lui pour quitter ses beaux appartements new-yorkais et s'installer dans une petite chambre minable et triste ! Une parole de Marcel le ramène à la réalité. Celui-ci chuchote à l'oreille d'Édith : « T'en fais pas, je viendrai te voir tous les soirs... »

L'expression de Roupp a changé. Il proteste : « Non, il ne faut pas faire de bêtise.

Il leur explique qu'une imprudence de leur part peut leur valoir les foudres de l'Amérique puritaine. Dans ce pays, où l'on prône la vertu, on ne badine pas avec les amours interdites.

Finalement, une solution est trouvée. Le lendemain matin, Jo Rizzo, chauffeur de Cerdan aux États-Unis, inscrit sur le registre de l'hôtel Evans le nom de sa sœur qui serait accompagnée d'une amie, l'inséparable Momone. Toutes les deux occuperont le bungalow voisin de celui de Marcel. Puis, Jo reprend la route pour aller chercher Édith et Momone.

Au retour, à l'entrée de l'un des derniers virages avant Loch Sheldrake, il descend et invite Édith et Momone à se glisser dans le coffre de la voiture.

Édith, stupéfaite : « Mais pourquoi, Jo ?

– Tu as oublié les journalistes !

– Ben ! Ça, on me l'avait encore jamais fait ! », s'écrie-t-elle tandis que Momone pouffe de rire.

À Loch Sheldrake, Édith s'enfonce avec abnégation dans une sorte de clandestinité volontaire. Elle se cloître, ne voit plus le jour. Avec Momone, elle vit les rideaux fermés. Elles ne bavardent plus, elles chuchotent. Elles tricotent aussi. Marcel... elle ne le voit que le soir. Seulement le soir. Il leur apporte à manger, plutôt à grignoter. Il rafle tout ce qui lui tombe sous la main. Édith n'a jamais mangé autant de



Ci-contre et en bas, l'image prémonitrice. Début 1949, Cerdan interprète sa propre mort dans un accident aérien dans le film « L'homme aux mains d'argile ».

sandwiches. Chaque soir, il s'excuse de ne pas pouvoir lui offrir davantage. Édith lui trouve toutes les excuses.

« T'en fais pas pour nous, lui dit-elle. Pense à toi, pense à ton combat. »

Et puis, tous les trois, ils jouent aux cartes. Marcel triche toujours un peu. Il repart vers 23 heures. C'est son heure. Il ne reste jamais coucher avec Édith. Elle prend à témoin Momone : « Faut vraiment que je l'aie dans la peau pour vivre aussi connement ! »

Le 21 septembre, sur le ring du Roosevelt Stadium, au début du 12^e round, Tony Zale, sonné à la fin du round précédent, ne quitte pas son tabouret. Le Français est déclaré vain-

queur. Au deuxième rang des fauteuils du ring, Édith murmure : « Marcel, tu es champion du monde... Est-ce que tu te rends compte ? »

Elle pleure doucement.

Le lendemain, c'est Marcel, au Versailles, qui assiste au triomphe de celle qui n'a pas un instant cessé de lui prouver son amour.

« Non, Piaf ne m'a pas porté malheur. » L'année 1949 commence sur cette proclamation pour Édith et Marcel. C'est signé Cerdan et ça fait la manchette de « France Dimanche », daté du 2 janvier. Cerdan écrit : « Il y a des mois que j'attendais cette occasion. Je venais d'être déclaré battu contre Delannoit, victime d'une défaillance. Personne ne me trouva d'excuses. On fit feu de tout bois pour m'accabler. Je veux aujourd'hui mettre les choses au point. Je dis donc que Piaf ne m'a pas porté malheur, parce que personne ne peut porter malheur à un être honnête qui fait son devoir et parce que je ne crois pas aux jeteurs de sorts. Au contraire, je peux dire que dans les moments les plus difficiles de ma carrière, Piaf m'a fait le plus grand bien... »

Édith fait également une mise au point devant la presse réunie rue Leconte-de-Lisle.

« Si je devais, dit-elle, arracher définitivement un homme à son foyer, à ses enfants, je ne pourrais plus dormir. Je ne pourrais plus vivre. Oui, vous pouvez le dire. Si je devais séparer Marcel de sa famille, je me tuerais... Je crois que je vais écrire à Marinette. Elle doit beaucoup souffrir. Qu'elle sache ceci : avant tout, il y a, entre Marcel et moi, une exceptionnelle amitié [...] »

Les propositions pleuvent. On l'invite à Hollywood. On la presse de se rendre à Chicago. On la sollicite de San Francisco. Puis, elle partira pour la Floride...

Mais, loin des flatteries, des promesses, des projets, Édith se sent très seule. Tous les soirs, quand elle rentre à l'appartement au bras de Geneviève Lévitan, la femme du journaliste, elle ne parle que de Marcel, qui est à Casa, dans sa famille. Elle crève d'ennui. Elle souffre de ne pas le voir, l'entendre, de ne pas lui parler, de ne pas pouvoir lui écrire.

Le 27 octobre, la grande pendule de l'aéroport d'Orly annonce 20 heures, quand un nom, soudain, vole de bouche en bouche, traverse le hall, gagne les guichets : « Voilà Cerdan ! » Les photographes sont là, à l'attendre et se bousculent. Dix micros

Cette biographie romancée du boxeur montre jusqu'aux décombres de l'avion, avant le véritable crash du vol Air France 009.



C'est au Versailles, à New York, qu'Édith a interprété pour la première fois l'« Hymne à l'amour », le 14 septembre 1949, à peine plus d'un mois avant la mort de Marcel.



« CE SOIR, C'EST POUR MARCEL CERDAN QUE JE CHANTE »

se tendent en même temps. Marcel soutient le feu des flashes en vieux routier.

À 21 h 06, le Lockheed Constellation F-BAZN équipé de quatre moteurs Wright Cyclone de 2500 chevaux s'arrache dans un fracas assourdissant, emportant à son bord quarante-huit personnes. L'avion est complet au point de vue poids, passagers, fret. C'est un départ banal. Il est prévu deux escales : aux Açores et à Gander (Terre-Neuve) avant l'arrivée à New York à 9 h 30. À 3 h 50 du matin, l'avion demande les instructions à la tour de contrôle de Santa Maria, la plus méridionale des îles de l'archipel, pour se poser. Il est minuit aux Açores. Le temps est clair.

La tour de contrôle répond que tout est prêt pour l'atterrissage et que l'appareil doit prendre le vent par le sud. Sa vitesse est réduite à 420 km/h.

Le F-BAZN répond : « OK. Sommes à 1000 mètres. Dans cinq minutes, nous atterrissons. »

Ce sera son dernier message.

Le lendemain, au 136 East Lexington à New York, à 13 h 30, Édith, qui comprend soudain, hurle et s'effondre.

Pauvre petit bout de femme... Elle ne pleure plus. Elle geint. Elle se jette contre un pied de lampe, près du canapé. Très doucement, Geneviève Lévitan la prend par les épaules et la guide, l'entraîne vers sa chambre. Elle lui tend un verre d'eau qu'Édith refuse de la tête. Édith s'est laissé tomber telle une poupée de chiffon au pied du lit. On dirait un chiot abandonné...

À l'ordinaire, elle quitte l'appartement vers 21 heures. Elle arrivera pourtant au « Versailles » une demi-heure avant son tour de chant. Devant l'entrée règne une agitation fébrile. Il y a du drame à voir... et à vendre : on s'arrache à cent dollars les tables qui ceinturent la scène.

Il est 22 h 10 quand Marc Bonel attaque « La vie en rose ». Édith l'a embrassé, ainsi que Robert Chauvigny, son pianiste. Le public l'accueille frénétiquement, dans une énorme gerbe d'ap-

plaudissements. Elle l'arrête : « Ce soir, c'est pour Marcel Cerdan que je chante.

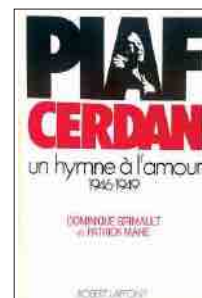
Elle devait chanter huit chansons. Elle en a chanté quatre. Elle commence « L'hymne à l'amour » : « Le ciel bleu peut sur nous s'effondrer – et la terre peut bien s'écrouler... »

Elle ne roule encore que de la musique. Viennent enfin les mots, des mots : « Si un jour la vie t'arrache à moi, – si tu meurs, que tu sois loin de moi... »

Elle tombe, perd connaissance. Et le rideau l'enveloppe. ■

Patrick Mahé et Dominique Grimault

Extraits de « Piaf-Cerdan. Un hymne à l'amour. 1945-1949 », de Dominique Grimault et Patrick Mahé, éd. Robert Laffont (1983), en poche (2013).





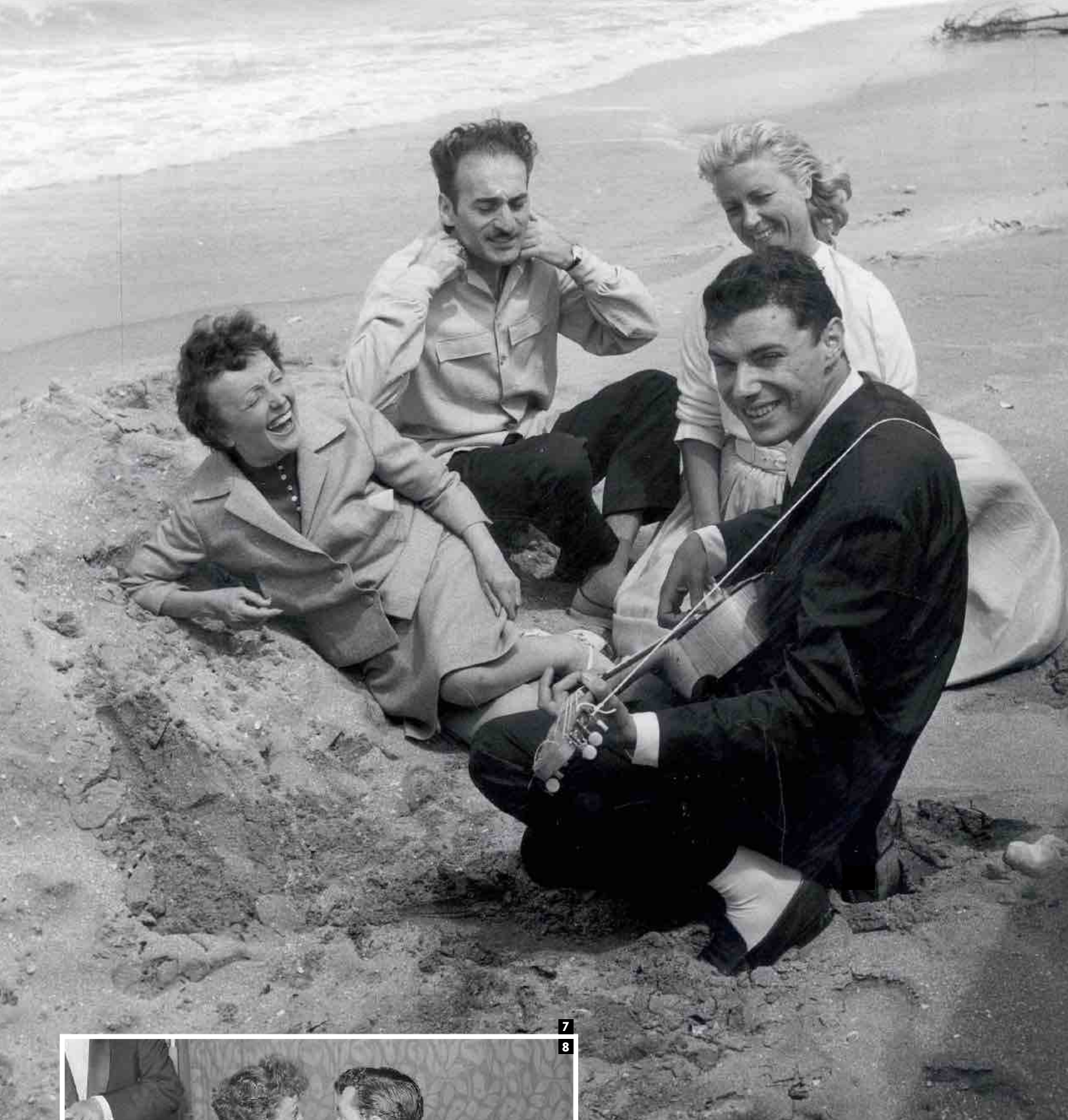
ÉDITH, CROQUEUSE D'HOMMES...

1. PAUL MEURISSE. Le comédien partage la scène avec elle dans « Le bel indifférent », de Cocteau, en 1940.

2. YVES MONTAND. Elle a fait de lui une vedette. Ensemble dans « Étoile sans lumière », de Marcel Blistène (1946).

3. JEAN-LOUIS JAUBERT. Le fondateur des Compagnons de la chanson a été le sien. Balade parisienne en compagnie de Momone.





7
8



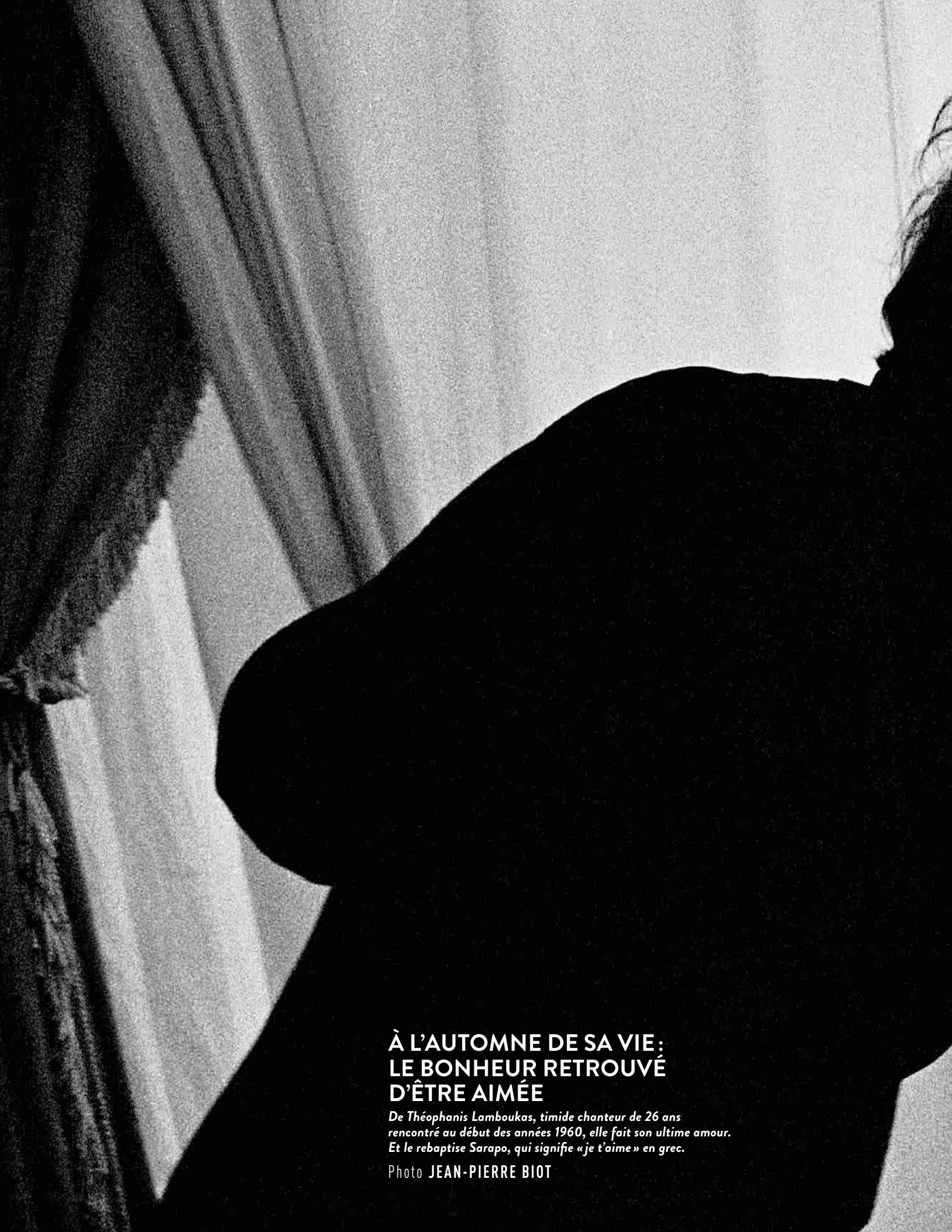
4. **EDDIE CONSTANTINE.** Avec l'Américain, elle ne partagera pas seulement une tournée et l'affiche de l'opérette « La p'tite Lili ».

5. **LOUIS GÉRARDIN.** Piaf poursuit de ses ardeurs le coureur cycliste pendant plusieurs mois après qu'il a mis fin à leur brève relation, en 1952.

6. **JACQUES PILLS.** Le bonheur conjugal avec le chanteur qu'elle a épousé en 1952 se terminera en 1957.

7. **GEORGES MOUSTAKI.** Sur la plage avec son nouveau compagnon de 24 ans, à la guitare, ainsi que la chanteuse Germaine Ricord et l'auteur de « La foule », Michel Rivgauche, en 1958.

8. **DOUGLAS DAVIS.** Le peintre américain sera l'amant de la chanteuse en 1959.



**À L'AUTOMNE DE SA VIE :
LE BONHEUR RETROUVÉ
D'ÊTRE AIMÉE**

*De Théophanis Lamboukas, timide chanteur de 26 ans
rencontré au début des années 1960, elle fait son ultime amour.
Et le rebaptise Sarapo, qui signifie « je t'aime » en grec.*

Photo **JEAN-PIERRE BIOT**



ILS SE DISENT « OUI » MALGRÉ CEUX QUI DOUTENT

Le mariage avec Théo Sarapo, le 9 octobre 1962 à la mairie du XVI^e arrondissement, à Paris. Entre eux, témoin privilégié, Christian Brincourt, grand reporter à Radio Luxembourg et compagnon de route de Paris Match.

Photo PHILIPPE LE TELLIER





MÈRE POULE, ÉDITH VAILLE SUR SON POULAIN

Le soir même de leur mariage, ils chantent ensemble à l'Olympia, terminant leur récital par « À quoi ça sert l'amour ? », la chanson écrite pour eux par Michel Emer. En coulisses avant d'entrer en scène.

Photo IZIS



« RIEN, JE NE REGRETTE RIEN »

Été 1963, dans sa villa sur les hauteurs de Grasse. Heureux de veiller sur elle, Théo ne la quitte pas d'un pouce.

Édith Piaf

« JE NE MÉRITAIS PAS UN TYPE COMME TOI »

PAR FRANÇOIS CAVIGLIOLI

Le Père-Lachaise. Théo Sarapo est arrivé au bout de ses étranges noces : tout au fond de la troisième allée transversale. Il va rejoindre Édith Piaf dans la terre. Lui qu'on traitait de gigolo, il va toucher son seul héritage, une tombe. Les premières pelletées de terre. Au premier rang, la mère de Théo pleure doucement. Les autres ont le regard absent, ils ne savent pas très bien ce qu'ils font là, tant d'années après. Édith Piaf a laissé des chansons et des hommes. Et ce grand garçon à qui elle n'a pas eu le temps de donner la gloire comme aux autres et qu'on vient de lui rendre, ce premier jour de septembre, comme on ramène un enfant à la fin des vacances.

Le 14 octobre 1963. Il y a tout juste sept ans. Théo Sarapo quitte le Père-Lachaise. Il ne sait pas encore à quel point il est seul. Il y a là 50 000 personnes qui se bousculent dans le cimetière, à travers les tombes. Des jeunes, des vieux, des Parisiens, des provinciaux, des riches et des pauvres, des visons et des châles de laine, tout un peuple déchaîné par la curiosité et le chagrin vient d'accompagner Édith Piaf jusqu'au caveau Gassion-Piaf en chantant « Mon légionnaire ».

Déjà Théo Sarapo, perdu, bousculé dans la foule, pressent qu'il n'est pas un veuf comme les autres, qu'on va s'acharner à salir son chagrin. Il trébuche sur une pierre tombale. Les vedettes s'esquivalent sans peine par la porte de la rue de la Réunion : Marlene Dietrich, tout en noir, avec des bottes vernies, Gilbert Bécaud, lui aussi en deuil, Jean-Claude Brialy, disparaissent derrière la haie des photographes, des cinéastes, des opérateurs de télévision.

Mais Théo n'est pas une vedette. Depuis la mort de sa femme, « Monsieur Piaf » n'est plus rien. On lui refuse la paix de l'anonymat, car une rumeur de scandale le suit dans sa détresse, mais il n'a pas droit aux attentions dont on entoure les célébrités frappées par le malheur. Personne dans ce cimetière qui se vide peu à peu, n'a même cherché à lui serrer la main.

Il regagne l'appartement d'Édith, au rez-de-chaussée du boulevard Lannes. Toute la journée il restera prostré dans un fauteuil. Pendant une semaine, le cœur gros, la tête vide, les yeux éteints,

il va errer du grand salon où huit lampes Louis XVI jettent une lumière funèbre jusqu'à la chambre à coucher où des images de sainte Thérèse veillent toujours le lit de la morte. [...]

Théo Sarapo va se raccrocher à cet appartement comme à un souvenir, comme pour nier la mort d'Édith Piaf. Pour échapper à l'isolement, et pour faire revivre les jours anciens, il va tenter de retenir la cour qui entourait sa femme. Chaque mois, il va verser 1 500 francs à Danielle Bonel, la secrétaire, 1 500 francs à Noël Commaret, le pianiste, 1 100 francs au chauffeur, 500 francs à la femme de ménage. À ces dépenses, il faut ajouter 1 000 francs de Sécurité sociale, 1 500 francs pour l'entretien de la Mercedes, 2 000 francs de nourriture, pour que la table d'Édith soit toujours ouverte. Et 1 000 francs pour le loyer. Le total est impressionnant : 11 000 francs par mois. Pour payer l'illusion qu'Édith est simplement absente. [...]

Au début de 1964, Théo est aux abois. Le directeur de Bobino le pressent pour un tour de chant. Théo, qui respecte son métier, et connaît ses limites, accepte à condition de passer en vedette américaine. Mais tous les chanteurs de Paris refusent de se produire avec lui, effrayés par le scandale qui s'attache toujours à son nom. Théo est obligé de chanter quatorze chansons en vedette. La presse est unanime. Théo Sarapo imite Piaf, mais il n'est pas Piaf.

Théo est de plus en plus mal dans sa peau. Il a l'impression de n'être plus que l'ombre d'une ombre. Il abandonne l'appartement du boulevard Lannes, et quitte la France, chassé par cette malveillance qui l'accable pour avoir aimé. Trois ans de galas obscurs à travers l'Europe.

Théo débarque chez Édith Piaf, boulevard Lannes. Il attend très longtemps dans le grand salon. Théo ne s'appelle pas encore Sarapo. Il s'appelle Théophanis Lamboukas. C'est un gaillard, aux cheveux bouclés, aux grands yeux noirs, aux traits un peu mous. Dans le demi-jour d'hiver qui baigne la pièce, il n'a pas l'air très recommandable, disons-le. C'est un petit gars qui est sur un bon coup. Le grand amour commence par une combine.

Il n'est pas rassuré. C'est Claude Figus qui l'a amené là. Un drôle de corps, ce Claude Figus. Un garçon lunaire, efféminé, à la fois passionné et calculateur. Depuis l'âge de 15 ans, il *Suite p. 52*

voue un culte à Édith Piaf. Il vit dans son ombre. Il remplit tous les offices, il fait ses courses, il est son valet de chambre. [...]

Un jour, pour arracher un sourire à Édith, il se fera cuire deux œufs au plat sur la flamme de l'Arc de Triomphe et ira en prison. Son grand atout auprès de Piaf : il est en rapport avec des trafiquants de drogue. On sait que, pendant de longues années, Édith Piaf a demandé aux drogues un apaisement à ses souffrances.

CLAUDE FIGUS SAIT QU'ÉDITH NE PENSE QU'À ÇA, QU'ELLE CONFOND LES HOMMES ET LES CHANSONS. IL DÉCIDE TOUT D'UN COUP DE LUI APPORTER CE NOUVEAU JOUET

Lorsqu'il rencontre Théo à Saint-Germain-des-Prés, Claude Figus sort d'un enfer. Édith l'a surpris une nuit à bâiller alors qu'elle répétait une chanson avec Robert Chauvigny, son chef d'orchestre pendant dix ans, et Marguerite Monnot. « Je t'ai vu. Tu as bâillé, crie Édith. La preuve, c'est que tu as des larmes dans les yeux. » Figus ne peut pas protester. Il est chassé. Il met une éternité à se faire admettre de nouveau boulevard Lannes.

Devant Théo, il pense : « Un beau mec, avec une belle gueule. On peut en faire un chanteur. » Il sait qu'Édith ne pense qu'à ça, qu'elle confond les hommes et les chansons. Il décide tout d'un coup de lui apporter ce nouveau jouet. Pour sauver sa situation, pour jouer enfin un rôle dans la vie d'Édith, pour être celui qui lui a présenté... – comment s'appelle-t-il déjà ? – Lamboukas. Drôle de nom, mais on ne sait jamais...

Dans le grand salon, boulevard Lannes, Théo est pris par l'envie de s'enfuir. Mais Figus entre à ce moment-là avec Claude Davy, un imprésario, et lui dit : « La voilà. » Elle entre, un peignoir crasseux qui laisse voir une chemise de nuit froissée, les cheveux dressés sur la tête. Pendant toute la scène, Théo restera les mains sur ses genoux, la bouche un peu ouverte, à la fois morne et tendu. Édith Piaf lui adresse une ou deux fois la parole. Théo répond maladroitement avec un sourire niais. En raccompagnant Claude Davy, Édith Piaf lui glisse : « Le petit copain de Figus, il n'a pas l'air futé. »

Pourtant, lorsque Théo prend congé d'elle, en bafouillant, elle s'aperçoit qu'il est grand, qu'elle lui arrive à peine à la ceinture, qu'il a de la force dans le corps et de la grâce dans le visage. Alors, sans bien savoir pourquoi, elle lui demande de revenir le lendemain...

« Comment s'appelle-t-il déjà, ton ami ? demande-t-elle un peu plus tard à Figus.

– Théo Lamboukas. Ses parents sont grecs. »

Les yeux d'Édith Piaf se voilent légèrement. Elle se souvient d'un ancien amour, une aventure avec Takis Menelas, lors d'une tournée en Grèce. Elle répond, dans un murmure, comme si elle rêvait tout haut : « Je ne connais qu'un seul mot en grec : sarapo [je t'aime]. » [...]

Le lendemain soir, comme Édith le lui a demandé, Théo est à nouveau boulevard Lannes. Il lui a déjà obéi. Il s'assoit de nouveau sur le canapé du grand salon. Il est plus détendu. Édith l'interroge sur sa famille, sur son enfance. Pour la première fois, ce garçon de 27 ans parle de lui-même. Édith Piaf ne l'écoute pas, elle le regarde. C'est un géant. Il n'y a pas eu de géant dans sa vie. De petits hommes

nerveux, pressés d'arriver sur le ring ou sur la scène. Des jeunes gens efflanqués, affamés comme des loups, qu'elle transformait en l'espace d'une saison.

Théo parle de son père, Stavros, coiffeur à La Frette, de ses sœurs. Stavros, un gros homme jovial, affectueux, mais soucieux de continuité, comme tous les pères méditerranéens. Le fils doit reprendre le salon du père. Alors, un stage chez Elizabeth Arden. Mais la coiffure n'intéresse pas Théo. Il a fait quelques radio-crochets. Il aime la chanson. La veille, d'accord avec Figus, il avait préparé ces quelques phrases pour appâter Édith. Aujourd'hui, il les dit sincèrement. C'est vrai qu'il aime la chanson.

Quelques jours après, elle lui demande de la tutoyer et Théo, encore une fois, obéit.

THÉO SARAPO DÉBUTE CHEZ PATACHOU, À MONTMARTRE. À DEUX MÈTRES DE LUI, PIAF LE COUVE DES YEUX, L'ENCOURAGE

Théo Sarapo a maintenant sa place sur le divan, près d'Édith. Les autres doivent se contenter des fauteuils. Il est le nouveau chou-chou de la patronne.

Devant ce garçon à l'air timide, qui n'attend rien d'elle et rien de lui, [...] Édith se laisse faire la cour comme une jeune fille.

« Crois-tu qu'il m'aime vraiment ? demande-t-elle à une amie. Crois-tu qu'un garçon si jeune puisse aimer une bonne femme qui a une tête de crucifiée, un corps brisé ? »

Elle confie un peu plus tard à Danielle, une de ses amies : « J'ai peur chaque nuit avant de m'endormir. J'ai peur de mourir toute seule, dans mon grand lit, comme une bête. » Mais toutes les nuits, Théo est à l'hôpital, au chevet d'Édith. Une infirmière le voit lui changer sa chemise de nuit, inondée de sueur, avec une douceur maladroite.

Boulevard Lannes, Théo couche maintenant sur le divan de la bibliothèque, ou sur celui du salon. Édith le réveille vingt fois. Il est devenu un infirmier. Il lui coupe sa viande, la maquille, la coiffe. Édith ne peut plus se passer de lui. Elle dont tout le monde s'est servi comme d'un nom, comme d'un titre, comme d'un tremplin, elle que tous ont quittée, fortune faite, pour de vraies femmes et de vraies familles, elle ne veut plus lâcher ce garçon entré par hasard dans sa vie.

Mai 1962. Théo Sarapo débute chez Patatchon, à Montmartre. À deux mètres de lui, Piaf le couve des yeux, l'encourage. Elle veut faire pour lui ce qu'elle a fait pour d'autres. Elle l'a pris en main, elle l'a fait travailler dans le grand salon. Seulement, elle le sent dans son corps, le temps manque. Édith se montre alors impitoyable, hargneuse.

Chez Patatchon, c'est un échec. Théo n'a pas de voix, et, surtout, il chante du nez.

Édith ne se décourage pas. Elle entraîne Théo à lui servir de partenaire dans une nouvelle chanson : « À quoi ça sert l'amour ? » Elle veut l'associer à elle, définitivement, avant que la mort ne vienne.

Ses cachets (7000 francs par gala) passent en cadeaux pour Théo : une Fiat 1500, les œuvres de Balzac dans une édition rare. Elle a, malgré elle, pour le retenir, des ruses de vieille dame. L'été 1962, Édith n'a plus un sou. Depuis quelques années les cliniques lui



Dans les loges de L'Empire, à Reims, le 15 juin 1962, où Édith a donné l'un de ses derniers concerts.

ont coûté cher : quatre accidents de voiture, quatre cures de désintoxication, sept opérations, trois comas hépatiques, une tentative de suicide. Au total 500 000 francs.

Un jour de la fin juin 1962. Théo et Édith sont dans la cuisine du boulevard Lannes. Il est en train de piler une banane pour Édith.

« Veux-tu devenir ma femme ? »

Édith éclate de rire.

« Tu plaisantes. Tu n'es qu'un enfant. Une femme de mon âge ne se marie pas à la légère. »

– J'attendrai ta réponse le temps qu'il faudra. » [...]

À l'hôpital, où elle fait de longs séjours, Théo est constamment là pour la soutenir.



rôle faussement confortable de « Monsieur Piaf ».

« J'étais trop faible, trop jeune, dira-t-il plus tard. J'aurais dû être énergique, tenir tête. Cela aurait tout changé. Confusément, j'ai regretté mon mariage. Je me sentais devenir un fardeau pour elle et je n'étais même plus sûr d'être aimé. »

Dans le salon aux rideaux rouges, Édith, épuisée, s'est effondrée dans un grand fauteuil noir.

« Laisse-moi », dit-elle.

Théo la déshabille quand même, doucement, il la porte dans

le lit. Il s'installe dans un fauteuil. Toutes les lumières sont éteintes.

« Théo ! »

Édith a bougé :

« Je suis là », Édith.

Il s'approche.

« Théo, je t'aime. Ne me quitte pas. Pas toi... »

La confiance revient d'un seul coup, comme à la sortie d'un cauchemar. Dans la pénombre confinée de cet appartement fait pour le drame et la fièvre, il savoure cette bouffée d'espoir comme une drogue.

Le 9 octobre 1963, à Plascassier, près de Grasse, Édith demande à son infirmière de la maquiller, de la coiffer. C'est l'anniversaire de son mariage. Avant de recevoir Théo, elle veut se faire belle, elle veut oublier qu'elle est presque chauve, que ses mains sont complètement déformées par des rhumatismes.

Mais, lorsque Théo arrive, elle n'a plus que la force de lui dire :

« Je ne méritais pas un type comme toi, Théo, et pourtant je t'ai. »

C'est cette nuit-là qu'elle va mourir.

CE N'ÉTAIT PLUS MONSIEUR PIAF. IL AVAIT RÉUSSI À CONQUÉRIR PARIS. SEUL

28 août 1970. Sur la nationale 141, près de Limoges, une voiture qui déboîte. Une collision. Il est 17 h 45. Allongé sur le bord de la route, le corps broyé, Théo Sarapo murmure : « Je vais mourir... Faites-moi une piqûre. Je souffre trop. » Quand l'ambulance franchit le portail de l'hôpital général de Limoges, Théo a cessé de vivre.

Ce n'était plus Monsieur Piaf. Il avait réussi à conquérir Paris. Seul. Il avait fait une rentrée éclatante à la Tête de l'Art. Il avait tenu un rôle important dans « Un condé » aux côtés de Michel Bouquet qui disait de lui : « Il a compris ce que c'est que le cinéma. » Il avait enthousiasmé Jacques Fabbri, qui lui avait confié un premier rôle dans sa comédie musicale « Les deux orphelines ».

Il n'a rien eu d'Édith, ou très peu : des nuits passées à faire le thé pour une grande malade. Édith lui a appris la souffrance et l'inquiétude. À lui, le seul homme qui l'a dorlotée, elle n'a apporté que l'insomnie, les nuits passées à écraser des médicaments dans un verre. Peut-être savait-elle que ce petit jeune homme, qui ne l'avait approchée qu'en raison de sa gloire, avait besoin de se dévouer.

Nous n'avons rien compris à ce petit coiffeur arraché à sa boutique et projeté dans le sublime. Après, nous avons su qu'il avait remboursé toutes les dettes d'Édith et qu'il avait du talent. Mais il nous a fallu attendre sa mort atroce pour que nous nous inclinions très bas devant lui, pour que nous regrettions les sarcasmes qui nous avaient échappé lorsqu'il avait épousé, pour le pire, cette grande dame issue, comme lui, d'un faubourg sans joie. ■

François Caviglioli

DEUX HEURES AVANT LA CÉRÉMONIE, ÉDITH L'A SUPPLIÉ DE RENONCER AU MARIAGE. « TU LE VOIS BIEN, THÉO, JE SUIS UNE FEMME FINIE »

20 juillet 1962. Au volant de la Mercedes blanche, Théo emmène Édith vers La Frette, vers son enfance de coiffeur. Il va présenter sa fiancée à ses parents. Et ce n'est pas lui qui est intimidé, c'est Édith. Elle est redevenue la fille de Gassion, le contorsionniste des Batignolles, celui qui la battait, l'obligeait à faire la quête après ses exhibitions.

À La Frette, Édith rencontre M. Lamboukas, sa femme, et leur deux filles cadettes. Elle se trouble devant la mère de Théo, qui n'a que huit mois de plus qu'elle. Elle a honte. Elle n'est plus qu'une vieille femme qui a un jeune amant. C'est Cathy, une des jeunes sœurs, qui sauve la situation. Elle invite Édith à danser un twist. Théo s'est éclipsé pour parler avec le vieux Stavros. Édith les voit converser gravement dans le jardin. Quelques instants plus tard, le vieux Stavros s'approche d'elle et lui dit : « Si jamais Théo te fait de la peine, il faudra me le dire, je lui tirerai les oreilles. »

5 octobre 1962. Cinq jours avant le mariage, Édith se réveille en hurlant. Une crise de rhumatismes déformants lui broie le poignet gauche et les pieds. À l'Olympia, on est obligé de la piquer avant le spectacle, entre les chansons. À la fin du tour de chant, elle revient vers les coulisses, le visage en sueur, elle expédie ses chaussures au loin. Ses pieds déformés, boursoufflés, saignent. On l'installe dans un fauteuil, comme une poupée désarticulée, jambes et bras ballants, la tête inclinée sur l'épaule. On la recouvre d'une couverture. Seules dépassent ses mains, ses mains de lézard des ruines, chantées par Cocteau.

9 octobre 1962. À l'église grecque de la rue Georges-Bizet. C'est Louis Barrier, l'impresario de la vedette, qui place les couronnes d'or au-dessus de la tête des nouveaux mariés. Deux heures avant la cérémonie, Édith a supplié Théo de renoncer au mariage. « Tu le vois bien, Théo, je suis une femme finie. »

Un matin. Théo se dirige vers la cuisine. Une voix lui parvient :

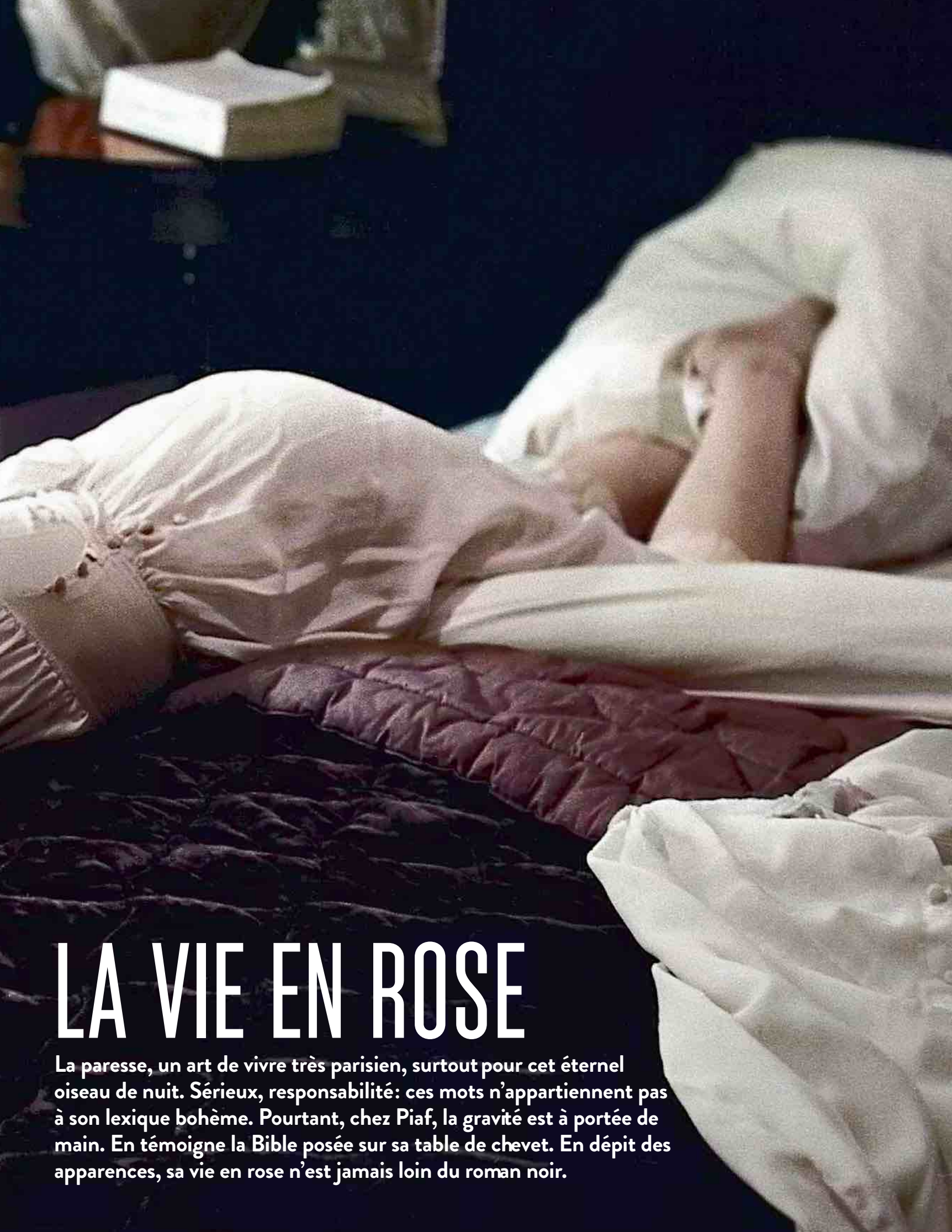
« Il faut vraiment que la patronne ait perdu la tête pour avoir épousé un type comme Théo... » Théo rebrousse chemin sur la pointe des pieds. En traversant le couloir qui mène au salon, Théo réfléchit à cette révélation : il n'est pas le maître. Au sein même de la maison conjugale, il est regardé comme un faux mari, un pâle reflet de la patronne. Quand il arrive au salon, les derniers amis de l'aube sont encore là. Jamais comme cette fois, il n'a ressenti de manière aussi aiguë, ce qu'il est pour eux. La dernière lubie d'Édith. À son entrée, les conversations continuent. Personne ne se retourne. Il n'a qu'une envie : les envoyer tous se coucher, pour son repos à lui, pour le bien d'Édith. Mais, il renonce. Il s'installe dans son

ELLE RAYONNE QUAND ELLE AIME...

Dans l'intimité, en 1950. « Mon appartement a toujours l'air d'une roulotte, confiera-t-elle. J'aime bien qu'il y ait des malles qui traînent dans un coin, que ça ne soit pas complètement meublé. Je ne veux pas avoir l'air d'être installée quelque part. »

Photo IZIS





LA VIE EN ROSE

La paresse, un art de vivre très parisien, surtout pour cet éternel oiseau de nuit. Sérieux, responsabilité: ces mots n'appartiennent pas à son lexique bohème. Pourtant, chez Piaf, la gravité est à portée de main. En témoigne la Bible posée sur sa table de chevet. En dépit des apparences, sa vie en rose n'est jamais loin du roman noir.

MALGRÉ L'AISSANCE, ELLE RESTE UNE PATRONNE-COPINE POUR SES EMPLOYÉES

Femme de chambre, cuisinière, coiffeur... son fidèle personnel vit à son rythme échevelé. Il est rare qu'elle se couche avant 6 heures du matin.

Photos IZIS





*Partie de cartes avec son amie Momone.
Près d'elle, toujours, la Bible et l'image
de sainte Thérèse de Lisieux, qui lui a rendu
la vue. Avril 1950.*

IMMENSE VEDETTE, ELLE GARDE LA SIMPLICITÉ D'UNE FILLE DU PEUPLE

Elle a troqué la robe de nuit pour la tenue noire de la Môme. Édith prend toujours grand soin de son maquillage et de sa coiffure.

Photo IZIS





Depuis l'enfance, elle s'adonne au tricot. Le pull-over fait main appartient d'ailleurs au « trousseau » qu'elle offre à chacun de ses amants, avec un briquet et une gourmette en or.

UN DÎNER AVEC LES AMIS, PUIS DU TRAVAIL, ENCORE ET TOUJOURS

*Elle aime la bonne compagnie et les tablées animées :
ici avec Marcel Achard (en bout de table), Charles
Aznavour (au fond à g.) et son compagnon Eddie
Constantine (qui l'embrasse), dans son hôtel particulier
du bois de Boulogne, en janvier 1951.*

Photo JACQUES DE POTIER



Elle n'est jamais allée à l'école,
mais la musique est son langage.
Elle n'en a pas moins écrit les paroles
de 87 de ses chansons, dont « La vie
en rose » et « L'hymne à l'amour ».
Dans son appartement du boulevard
Lannes, à Paris, en 1960.

Photo FRANÇOIS GRAGNON



UN CŒUR DÉCHIRÉ

C'est elle qui emporte la foule, tandis que la maladie l'emporte. Rongée par l'alcool et les médicaments, les mains déformées par les rhumatismes, elle a 43 ans mais en paraît bien plus. Et pourtant, rien ne saurait l'éloigner de la scène. Quand son entourage la supplie de se ménager, elle l'envoie promener. « Chanter, je n'ai plus que cela au monde », s'écrie-t-elle. Elle y engloutira jusqu'à ses dernières forces.





**LES CICATRICES DE
SA VIE DEVIENNENT LES
FRISSONS DU PUBLIC**

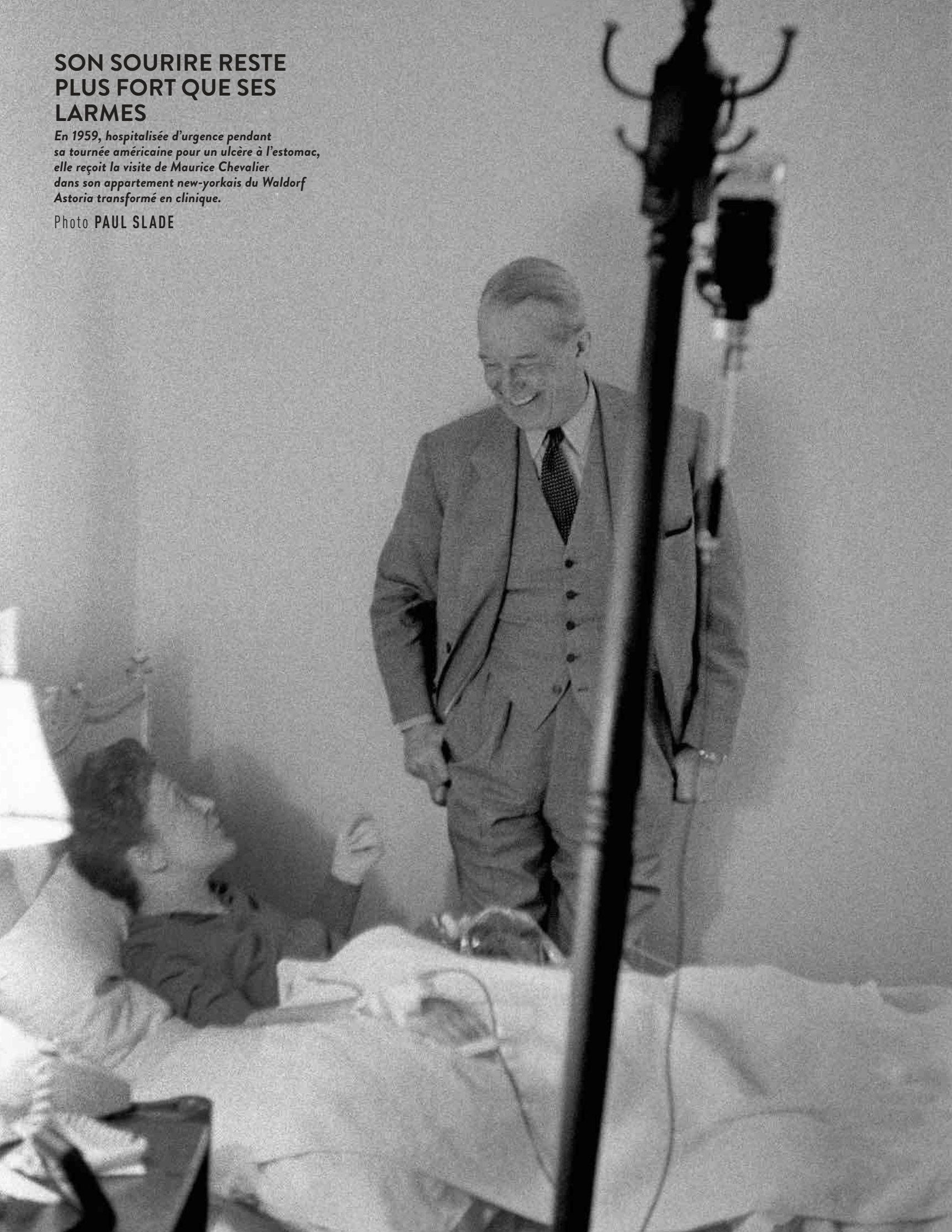
*Elle ne tient le coup que grâce à la morphine,
mais son émotion remplit la salle. En 1959.*

Photo **GEORGES KELAÏDITÈS**

SON SOURIRE RESTE PLUS FORT QUE SES LARMES

En 1959, hospitalisée d'urgence pendant sa tournée américaine pour un ulcère à l'estomac, elle reçoit la visite de Maurice Chevalier dans son appartement new-yorkais du Waldorf Astoria transformé en clinique.

Photo PAUL SLADE



Le sourire malgré la souffrance, à l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine, en août 1960. En médaillon, deux ans plus tôt, c'était à celui de Rambouillet (Yvelines) qu'elle était admise, blessée, après son accident de voiture avec Georges Moustaki.



SES DOULEURS À RÉPÉTITION L'ONT RENDUE DÉPENDANTE À LA MORPHINE

*L'écoute inquiète d'une artiste à bout de souffle
mais à l'exigence intacte. Lors d'une session
d'enregistrement au studio Pathé-Marconi,
à Boulogne-Billancourt, en 1961.*



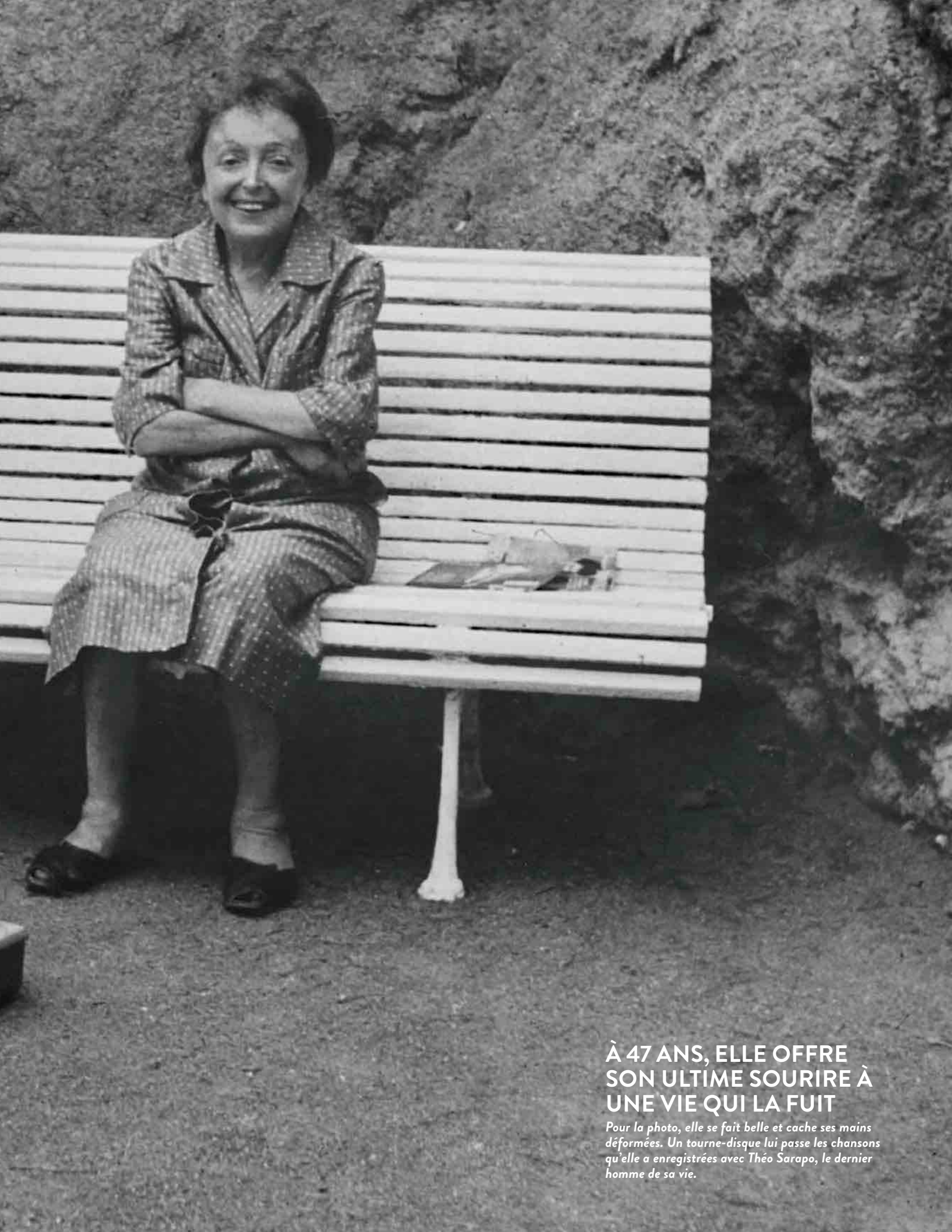


*Dreux (Eure-et-Loir), 13 décembre 1959.
Son chauffeur et son imprésario
l'emmènent. Elle vient de s'effondrer juste
après avoir quitté la scène.*



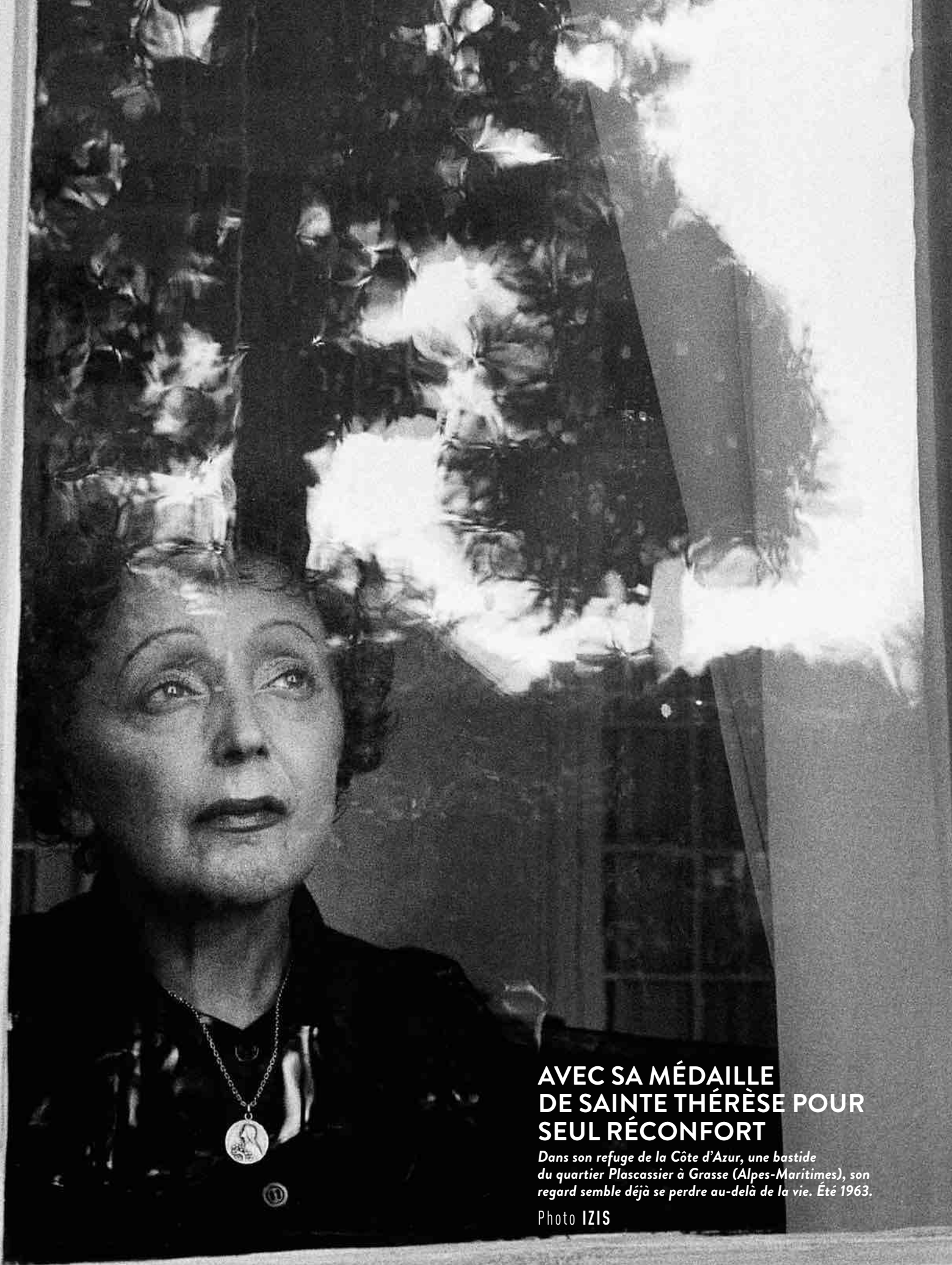
LES AILES BRISÉES

Ravagée, mais enfin heureuse? Après tant d'excès et de souffrances, Piaf le sait, elle a atteint le bout du chemin. Prématurément vieillie mais toujours animée d'une foi naïve, elle nous laisse en guise d'adieu ce dernier sourire, et le bonheur d'écouter ses disques. Elle s'éteindra le 11 octobre 1963.



**À 47 ANS, ELLE OFFRE
SON ULTIME SOURIRE À
UNE VIE QUI LA FUT**

Pour la photo, elle se fait belle et cache ses mains déformées. Un tourne-disque lui passe les chansons qu'elle a enregistrées avec Théo Sarapo, le dernier homme de sa vie.



**AVEC SA MÉDAILLE
DE SAINTE THÉRÈSE POUR
SEUL RÉCONFORT**

*Dans son refuge de la Côte d'Azur, une bastide
du quartier Plascassier à Grasse (Alpes-Maritimes), son
regard semble déjà se perdre au-delà de la vie. Été 1963.*

Photo IZIS

UN GRAND RÉCIT EN 12 COUPLETS

PAR JEAN CAU

Quel cœur eût été assez dur, quelle âme si peu sensible pour ne pas être émue lorsque, tombé du nid, l'oiseau à petits pas apparaissait, le crâne un peu déplumé, une blessure devinée à l'aile – et qu'il chantait soudain à pleine gorge. Un tendre moineau aux pauvres plumes mais à qui les fées, penchées sur son nid, avaient donné une gorge d'or – et c'était Édith Piaf. La même Piaf, «fleur de pavé» (ce fut le titre d'un roman), poussée entre les pierres d'une arrière-cour sans soleil où jouent des enfants tristes, ou d'un terrain vague pour amoureux de Steinlen. Pour Cosette dans les bras de Gavroche.

Je dirai pourquoi Piaf est mythe de ce siècle, et c'est parce que sa vie ne fut qu'une interminable romance, une rengaine déchirante. [...] Que faire lorsqu'on est laide (elle croyait en tout cas qu'elle l'était...) pour attirer les hommes qui sont la grande affaire de votre vie et prendre, sur cette garce, votre revanche ? On chante. Du corps torturé monte une voix de sirène et Ulysse, fracassant sa nef sur les rochers, dévie et vient à vous. Nous chanterons, à notre tour, la vie de Piaf.

■ PREMIER COUPLET

Elle naquit en 1915, en pleine guerre, à Belleville et en décembre, d'un père acrobate, Gassion Louis, et d'une mère italo-algérienne, Marsa Line, qui, au Caveau de la République, avait chanté «Haine d'amour» et «Mélancolie» de Paul Delmet. Torturée par les douleurs de l'enfantement, la future mère était descendue du «garni» et se tordait de souffrance, assise devant le 72 de la rue de Belleville. Des représentants moustachus de l'ordre vinrent à passer. On aida la femme à remonter l'escalier en colimaçon, on l'allongea sur le lit de fer et une petite fille, toute petite, naquit en brillant. Gassion Édith qui un jour serait Piaf.

■ DEUXIÈME COUPLET

Cette conjonctivite a été mal soignée et la gosse, à 4 ans, est aveugle. Papa Gassion «contorsionniste antipodiste, l'homme qui marche la tête à l'envers», sacrément emmerdé parce que la mère s'est «barrée» après la naissance d'Édith, ne sait pas quoi faire. Il l'a confiée à la grand-mère qui s'occupe d'une «maison», à Bernay, et qui, elle, a une idée. Et si, accompagnée par ces «dames», on emme-

nait la petite à Lisieux en implorant, de sainte Thérèse, un miracle ? On y alla, un 23 août, mais grand-mère, habituée à régir son petit monde de Marie(s)-Madeleine(s), posa ses conditions au ciel : «Si Édith est guérie dans quarante-huit heures, je donne 10000 francs aux pauvres de Lisieux.» Sainte Thérèse, peut-être moins alléchée par la somme que prise de douce pitié pour l'enfant, accepta le marché et, le 25 août, miracle ! Miracle ! Édith cessa de trébucher dans la «maison». Elle y voyait. Jamais, la grande Piaf n'oubliera de payer, en cierges, médailles et prières, sa dette à Thérèse.

■ TROISIÈME COUPLET

«Au boulot, petite !» a dit le mec Gassion. Et à la grand-mère et aux dames éplorées : «J'ai besoin d'elle. Moi, je soulèverai les poids et marcherai sur les mains et, elle, elle fera la quête.» Et c'est ainsi qu'autour du tapis, pendant que papa soulevait l'hal-tère ou se passait la jambe derrière le cou, Édith recueillait la piécette. Lorsqu'un jour, il eut une idée. «Et si tu chanta, fifille ?» «Oh ! oui...» Et, plantée au milieu du tapis, elle chantait : «Nuit de Chine», et d'autres jolies chansons.

■ QUATRIÈME COUPLET

Elle en a fait des tournées, avec papa, à travers la France ! Elle a grandi ! Papa a continué à se contorsionner, tout seul. Ils s'étaient séparés parce qu'ils s'engueulaient mais la gosse a continué à chanter toute seule, dans les rues, les cours, les bistrotts, les guinguettes et n'importe où. Sur la pointe des pieds pour paraître plus grande, le nez vers les fenêtres, elle chante : «Elle est née comme un moineau/Elle a vécu comme un moineau/Elle mourra comme un moineau... neau... neau... oooooh !» Debout au milieu de quelques curieux, un type qui porte un beau costard et un chapeau mou écoute. Il s'avance après le dernier «ooooh». «Je m'appelle Louis Leplée, je dirige le Gerny's, un cabaret. Viens me voir. Tu chantes bien, mais tu vas te casser la voix, dans la rue. Viens me voir.» Elle a du talent, on dirait qu'elle a du caractère mais elle me semble un peu paumée, pense Leplée. Y'a de quoi. Plus couverte de mecs de rencontre que de sous, elle avait accouché d'une fillette, il y a quelques mois, bientôt morte d'une méningite. Mais, se mordant la lèvre, la fille passe une main sur son front haut et buté, décidé d'aller voir Leplée. Elle y va. Il l'engage. Elle pousse la rengaine genre «Nini peau d'chien» et «Valse brune» – et ça marche. Leplée, pour que les clients de son cabaret point trop ne s'étonnent de voir ce petit bout chiffonné s'avancer sur la scène, a décidé *Suite p. 72*

d'aller au-devant de leur étonnement, en la rebaptisant. «Tu seras la "môme Piaf". C'est un nom qui te ressemble.» [...]

■ CINQUIÈME COUPLET

La gloire, ça y est, c'est acquis. Le fric aussi. Reste à s'occuper, pour la môme Piaf devenue Édith Piaf, parce qu'il faut quand, même pas charrier quand on remplit Bobino et n'importe quelle salle. Quand Cocteau vous écrit : «Le bel indifférent», un texte rien que pour vous (de son auteur, elle dira et c'est génial : «Quand il parle, il bafouille mais on dirait que ses mots ont des ailes»), quand on se copine avec Chevalier, Marcel Achard et qui on veut, «la môme», c'est de trop. Elle est Édith, maintenant, elle a gardé Piaf, mais il lui reste, oui, à s'occuper, de la grande affaire hâlante de sa vie : les hommes. Faut se venger. De quoi ? D'être maigrichonne, d'avoir une tête de trop grosse sur une carcasse trop petite ? Comment savoir les raisons de cette faim ? En tout cas, ça va tomber, les gars. Qu'auront-ils de commun entre eux ? Ils seront grands. Elle mesure 1 m 47. Sur la carlingue de Piaf, que de noms célèbres ! C'est le Guynemer de la chasse aux mâles, Édith, et encore ne faut-il compter que les bombardiers abattus.

■ SIXIÈME COUPLET

Paul Meurisse qui, après avoir été clerc de notaire, chantait dans une boîte de nuit en se faisant la tête gominée de Valentino et en affectant l'impassibilité de Buster Keaton. Abattu non sans avoir essayé d'apprendre à Édith quelques bonnes manières avec la classique expédition de baffes. Après Meurisse, abattus en rafale : Henri Coutet, un pianiste polonais, Norbert Glanzberg, d'autres et un dadaïste, enfin, qui a rappliqué de Marseille où il chantait des chansons de cow-boy, Yves Montand. Elle se le prend en main, lui ordonne de ne plus tartiner ses américanades en imitant Trenet et Fred Astaire, le forme (il y avait du Pygmalion, dans Piaf), chante avec lui, devint jalouse de son succès et le vire. Montand en pleure. «Dans les tournées avec Yves, il levait le rideau et je finissais le spectacle. Il raflait tout le succès et j'ai dû porter ma croix jusqu'au bout tous les soirs». Une idylle ensuite avec un Compagnon de la chanson et triomphe, mêlée à la bande, dans «les trois cloches».

■ SEPTIÈME COUPLET

Le plus beau. Où la romance atteint sa perfection parce que, cette fois, Piaf enfin ne rencontre pas l'homme mais, avec un grand H, l'Homme. Il y avait eu et Achille et Briséis, Mars et Vénus, Antoine et Cléopâtre, Napoléon et Joséphine, le héros et la femme légère et fatale. Il y aura Marcel et Édith. Cerdan et Piaf. Le boxeur et la chanteuse. Tout le monde connaît ce couplet par – c'est le cas de le dire – cœur. Il n'y manque rien : le môme vaillant qui, à la force du poing, s'évade de la misère et décroche le titre de champion du monde, la môme fleur de pavé qui, à force de chanter, est maintenant partout célèbre et a même conquis l'Amérique, le manager qui désapprouve ces amours et se ronge les sangs, Marinette, l'épouse qui pleure en caressant la tête de ses gosses ; les voyantes, aussi fines mouches que les gens de boxe sont durs à cuire mais malins, et qui prédisent que ça finira mal et, enfin, la légende et l'histoire qui prouvent que si Antoine ne s'était pas amolli entre les bras de l'Égyptienne, il aurait flanqué une tournée à Auguste. Et Cerdan à Jake La Motta. En attendant, Édith et Marcel s'aiment. Elle lui tricote des pull-overs, il dépose à ses pieds des lauriers. Toujours Pygmalion, elle désirerait qu'il se cultivât un peu, tout de même, et qu'au lieu de lire «Pim-Pam-Poum», «Tarzan» et «Les aventures de Buffalo Bill», il feuilletât d'autres livres. Plein de bonne

volonté le champion lira «La citadelle», de Cronin, et trouvera ça formidable. Il ouvrira même «L'immoraliste», de Gide, mais le refermera vite en demandant à Édith, l'air inquiet : «Dis donc, ce Gide, il serait pas un peu pédé par hasard ?»

■ HUITIÈME COUPLET

Comme la tragédie n'est bonne que lorsqu'elle est parfaite, sinon elle tourne au mélodrame, Piaf chante à New York lorsque Cerdan s'envole de Paris, le 27 octobre 1949, pour aller dire deux mots de revanche à La Motta et mille mots d'amour à son Édith. L'avion, aux Açores, s'écrasa. Depuis New York, elle avait dit à Marcel qu'elle dormirait tard, exprès, pour qu'il vienne la réveiller à sa descente d'avion. Ses fidèles factotums Marc et Danielle Bonel racontent : «Elle s'est levée toute seule avec son masque sur les yeux et nous a demandé pourquoi Cerdan ne l'avait pas réveillée. Quelle heure il était ?» Il devait être une heure moins le quart de l'après-midi. Mme Lévitane devait le dire mais ça n'est pas sorti. Édith a poussé la porte de sa chambre en disant : «Mais pourquoi tu te caches, Marcel ?» Elle croyait à une blague. Alors Loulou l'a prise dans ses bras. Elle n'a pas crié, elle a hurlé. On est resté avec elle tout le temps. On gardait les fenêtres. Le plus fort, c'est qu'elle a chanté, le soir. Mais elle s'écroula après la quatrième chanson qui s'appelait «L'hymne à l'amour».

■ NEUVIÈME COUPLET

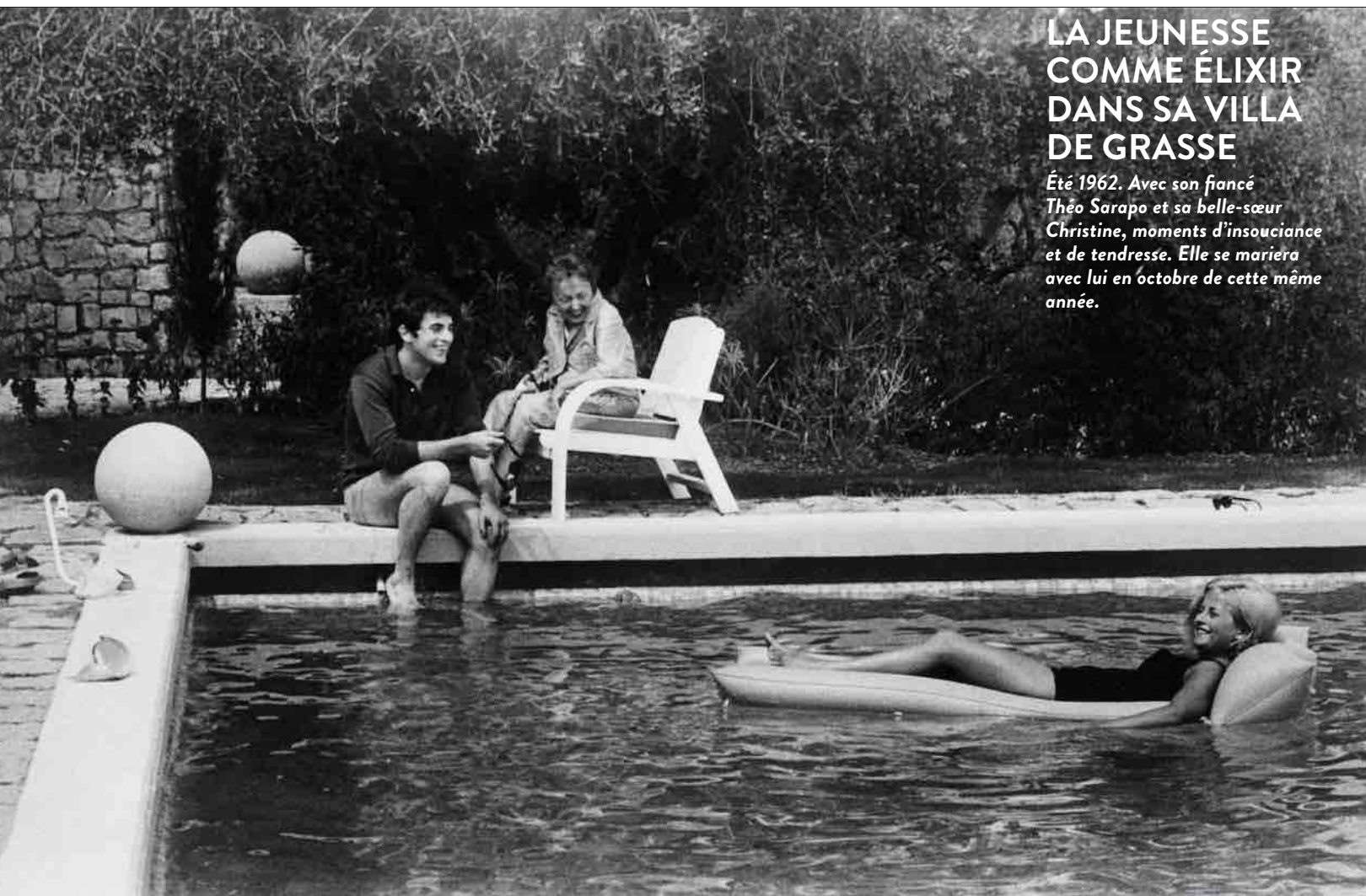
Où la voix baisse de plusieurs tons, dans la tristesse, parce que pour Piaf la dérive commence. Accidents, maladies, tranquillisants, drogues et la drogue. Aznavour échappe au sacrifice mais restera fidèle en amitié jusqu'à la fin. D'autres sont capturés et plus ou moins mis en cage : un chanteur-acteur américain, Eddie Constantine, qui sera remplacé par un coureur cycliste, André Pousse (plus tard acteur de cinéma), qu'elle trompe, tyrannise et qui lui expédie les traditionnelles baffes, auquel succédera – ce fut l'année du vélo – un autre bicycliste Toto Gérardin. Sur la liste, nous noterons ensuite : Jacques Pills, gentil chanteur qui roucoulait vingt ans auparavant «Couchés dans le foin» avec Mireille et son copain Tabet. Elle l'épouse à New York, Marlene Dietrich étant son témoin, mais, comme Pills se contente de chanter «La vie en rose» et se révèle peu doué pour lui flanquer les baffes indispensables, elle le plaque. Après Pills, c'est Moustaki, auteur de «Milord», grec et macho, qu'elle prétendra dévorer. Mais le cave se rebiffe et c'est l'enfer. Elle le couvre de bijoux et lui, de bleus. Bon et généreux, il voudrait qu'elle cesse de se détruire, il lui demande de rompre avec certains faux amis qui ne songent les uns qu'à l'enfoncer dans l'alcool et la drogue, les autres, dans des mysticismes délirants. Il craque à la fin. Il est remplacé par un jeune peintre américain, Douglas Davies, avec lequel elle se bat à coups de cheval et qui veut lui apprendre à nager. Il s'enfuit au bout de quelques mois. Édith, accidentée deux fois, opérée de l'estomac, complètement délabrée par les drogues, l'alcool, le café et tous les cachets que peut receler une pharmacie n'est plus qu'un pauvre spectre, ruiné par ses folies et ses parasites, se traînant dans son appartement du boulevard Lannes en peignoir délavé. Elle est fichue, elle est morte.

■ DIXIÈME COUPLET

Un jeune compositeur, Charles Dumont, sonne à sa porte. Elle est morte mais elle ouvre et il lui déplaît. Elle s'assied, épuisée. «Qu'est-ce que c'est, vos chansons ?» «Je peux essayer de vous en chanter une ?» «Vas-y, mon gars...» «Elle s'appelle, celle-là : "Non, je ne regrette rien". Vous voulez l'écouter ?» «Oui !» Alors, elle ressuscite, se requinque à coups de piqûres et de came, lèche comme une bête ses innombrables plaies, s'empare de Dumont qui,

LA JEUNESSE COMME ÉLIXIR DANS SA VILLA DE GRASSE

Été 1962. Avec son fiancé
Théo Sarapo et sa belle-sœur
Christine, moments d'insouciance
et de tendresse. Elle se mariera
avec lui en octobre de cette même
année.



anéanti, plaque femme et enfants et, en décembre 1960, obtient à l'Olympia un formidable triomphe. Elle part ensuite en tournée. Un véritable chemin de croix. Elle tombe en scène, se relève, demande pardon au public et c'est atroce. On l'acclame partout. Dumont, alarmé, veut l'emmener aux sports d'hiver pour qu'elle s'y refasse une impossible santé. Piaf sur de la neige et sous des sapins ? Il est fou, ce garçon ? Elle l'excommunie.

■ ONZIÈME COUPLET

Le 9 octobre 1962, la foule s'accroche aux grilles de la mairie du XVI^e arrondissement de Paris pour acclamer les nouveaux mariés. Lui, un jeune Grec, doux et timide : Théo Sarapo. Elle, une moribonde aux yeux trop brillants et maigre comme un clou : Édith Piaf. Le voyage de noces se fera dans une clinique de désintoxication, mais elle lui a acheté un train électrique et il lui a offert un ours en peluche grandeur nature. Même dans les tragédies shakespeariennes éclate parfois une sombre bouffonnerie.

■ DOUZIÈME ET DERNIER COUPLET

Ou, plutôt, dernier round. Elle sait qu'elle est perdue mais, comme un boxeur ivre de coups, elle refuse qu'on jette l'éponge. Complètement sonnée, piquée, dopée, elle se traîne de clinique en clinique, en sort pour remonter sur les planches, chante, s'effondre, repart en clinique. Et c'est fascinant d'assister au martyre de ce pauvre oiseau déplumé qui voudrait chanter jusqu'à l'agonie ; mais c'est pitié aussi. « Vous avez peur de mourir ? » « Non, tant que je

pourrai chanter. » « Vous ne pourrez pas chanter éternellement. » « Je ne veux pas mourir vieille. »

Elle pesait quelques kilos, comme un petit enfant, lorsqu'elle mourut, un jour d'octobre, à l'âge de 48 ans, couverte de gloire, d'hommes, de dettes et accompagnée au cimetière par une foule immense, secouée par une hystérie qui eût été effrayante si des milliers de mouchoirs, sur les joues, n'avaient essuyé tant de vraies larmes. Le même jour que Piaf mourut Cocteau, qui toute sa vie s'était greffé, à la cire poétique, des ailes d'ange. Il rata son envol. À l'ange, Paris préféra le moineau.

■ ÉPILOGUE

« Mon légionnaire », « La vie en rose », « La foule », « L'accordéoniste », « Non, je ne regrette rien », dix et cent autres chansons. Cocteau avait écrit : « Madame Édith Piaf a du génie. Elle est inimitable. Il n'y a jamais eu d'Édith Piaf, il n'y en aura plus jamais. Comme Yvette Guilbert, Rachel ou Réjane, elle est une étoile qui se dévore dans la solitude du ciel nocturne de France. C'est elle que contemplent les couples enlacés qui savent encore aimer, souffrir et mourir. » Mais laissons le dernier mot à Audibert, pour lequel, « avec son physique de fourchette à huîtres et son front de grand lunaire », Édith Piaf, « porteuse de pain orphique, marchande de ronces », était « cette femme de ménage qui savait faire briller la ténèbre du peuple ». Et c'est vrai qu'on l'eût imaginée, traînant un balai dans les étages pour aller balayer la cour, mais elle aurait chanté et toutes les fenêtres se seraient ouvertes. ■

Jean Cau



PARIS SIDÉRÉ: ÉDITH EST MORTE

La Dame de fer est éternelle, mais une autre grande dame n'est plus, et la France perd un monument. La Môme disparue emporte avec elle toute une époque, et un certain romantisme parisien bascule dans le passé. Elle sera enterrée dans le quartier de Ménilmontant où, adolescente, elle chantait une sébile à la main.

NOYÉ SOUS LES FLEURS, UN CORBILLARD TRAVERSE LA CAPITALE EN DEUIL

Un véhicule du convoi funéraire en route vers le cimetière du Père-Lachaise dans le XX^e arrondissement de Paris où aura lieu l'inhumation, le 14 octobre 1963.

Photo **PATRICE HABANS**





**IL AURA FALLU
LES PROUESSES DE SES
PROCHES POUR
LA RAMENER DEPUIS
LA CÔTE D'AZUR**

Édith s'est éteinte en Provence, dans les bras de sa secrétaire. Sa dépouille a ensuite été transportée illégalement vers la capitale et son certificat de décès postdaté d'un jour. La mythique Piaf ne pouvait mourir qu'à Paris.

*Inconsolable, Théo Sarapo veille le cercueil
de sa bien-aimée, le 14 octobre 1963.*



100 000 PERSONNES L'ATTENDENT AU PÈRE-LACHAISE POUR UN HYMNE À LEUR AMOUR

L'hommage de ce Paris qu'elle a si bien chanté. Édith sera enterrée dans le caveau où reposent son père Louis Gassion et sa fille, Marcelle, morte à l'âge de 2 ans.

Photo PHILIPPE LE TELLIER





Chère Jeanne
C'est très marrant
de garder une
morceau de coque
Léon
Je t'embrasse
Tous les jours et ne cesses
de me dire comment c'est notre
vie) Je t'embrasse parce que
tu es une de ces personnes
avec lesquelles je passe une heure
chaque jour
Jean Cocteau
Je suppose que tu es la seule - je
suppose nous les de coque
Je t'embrasse parce que
plusieurs fois

COCTEAU, QUI VA MOURIR DANS L'APRÈS-MIDI, LUI ADRESSE UN DERNIER HOMMAGE

Chez elle, cette lettre affectueuse de Jean Cocteau, datée d'avril.
L'artiste ne lui aura survécu qu'un jour.

Photo FRANÇOIS PAGÈS



**SÉPULCRALE, MARLENE DIETRICH
ACCOMPAGNE SON AMIE DE CŒUR**

*Témoin de son premier mariage, la star allemande est aussi présente
pour son dernier voyage.*

Photo **RENÉ VITAL**

QUAND SORT EN 1973 «ÉDITH», DE JEAN NOLI, APPARAÎT UN PERSONNAGE DEMEURÉ DANS L'OMBRE, SIMONE MARGANTIN, UNE INFIRMIÈRE QUI VÉCUT LA DERNIÈRE HEURE DE LA CHANTEUSE À SES CÔTÉS, QUI PARTAGEA SES ESPÉRANCES ET SES SOUFFRANCES ET FUT SA COMPAGNE DANS LE CRÉPUSCULE DE LA STAR. ELLE RACONTE LA NUIT HALLUCINANTE QUI SUCCÉDA À LA MORT DE PIAF

PARU DANS PARIS MATCH N° 1273 DU 29 SEPTEMBRE 1973

Simone Margatin, son infirmière

« LES MÉDECINS M'AVAIENT DIT : “ELLE EN A POUR SIX MOIS À VIVRE, AU MAXIMUM” »

La mort d'Édith Piaf remonte au 10 octobre 1963, à 13 h 10 exactement, je lui ai fermé les yeux dans une villa isolée du hameau de Plascassier, au-dessus de Mougins dans les Alpes-Maritimes, que Théo Sarapo avait louée afin qu'elle y achevât sa convalescence. Lui, était à Paris où il tournait dans «Judex». Nous étions donc, trois femmes seules, Édith, sa secrétaire Danielle Bonel, et moi, son infirmière.

Pourtant, la date du décès a été inscrite le 11 octobre à Paris et pour l'état civil Édith est morte chez elle à 7 heures du matin, dans sa chambre à coucher aux murs tapissés de soie bleue de son appartement du 67, boulevard Lannes.

S'il s'est produit un tel écart de temps, c'est parce que Théo, quand il arriva à Plascassier quatre heures après la mort d'Édith, décida, afin qu'elle eût des obsèques dignes de sa popularité, qu'il fallait ramener le corps à Paris.

C'était là une action illégale, clandestine, qui comportait des risques, car il fallait contourner la loi très rigoureuse qui, entre autres, exige qu'un cadavre soit transporté enfermé dans trois cercueils, dont un en plomb, et par fourgon mortuaire.

Théo s'était opposé à ce que j'entreprenne les démarches officielles. Il voulait que pour le monde entier Édith fût morte à Paris, dans la ville qui l'avait vue naître et triompher.

Avec Danielle Bonel, nous avons fait sa toilette, nous l'avons habillée d'une chemise de nuit blanche et d'un cardigan blanc également. Dehors, le vent soufflait en bourrasque. Danielle et moi pleurions. Nous changeâmes les draps, puis, tandis que la secrétaire était descendue au rez-de-chaussée pour téléphoner à Théo, je croisai les mains d'Édith, je glissai entre ses doigts incroyablement fins un chapelet. Je me souviens qu'avant

de descendre à mon tour, j'avais confectionné un petit bouquet avec des fleurs que Sarapo lui avait adressées de Paris la veille, premier anniversaire de leur mariage.

« SOUDAIN, THÉO ME DIT : “ELLE RESPIRE...” »

J'étais anéantie, physiquement et moralement. Physiquement parce que depuis un an, les soins que j'avais prodigués à Édith avaient été constants, à cause de sa santé qui s'était dégradée. Moralement, parce que depuis que je veillais sur elle, des liens d'amitié et de tendresse nous avaient liées l'une à l'autre, et je savais qu'elle était condamnée, et j'étais impuissante à lutter contre le mal.

C'est dans le parc de la villa, après qu'il se fût recueilli près d'une demi-heure au chevet d'Édith, que Théo m'avait annoncé sa décision de ramener le corps. Il avait les yeux rouges, il était bouleversé, ses lèvres tremblaient quand il parlait. Il m'avait quittée brusquement pour retourner prier dans la chambre mortuaire.

J'étais donc descendue à Cannes, pour chercher une ambulance qui voulût bien se prêter à ce transport illégal. Il me fallut en contacter plusieurs, avant que mes recherches aboutissent.

Ce n'est qu'en fin de journée, vers 20 heures, que je trouvai un ambulancier. Après que nous eûmes convenu du prix et de l'heure du départ, je remontai au Plascassier sans perdre de temps. Il était indispensable que notre arrivée boulevard Lannes se déroulat de nuit car il ne fallait en aucun cas que quelqu'un pût voir et l'ambulance et la civière, car je craignais la moindre indiscretion.

Je venais à peine de prévenir Théo, quand l'ambulance pénétra dans le parc et s'immobilisa devant la porte. Je me souviens qu'au moment où le brancardier s'apprêtait à soulever le corps d'Édith, j'ôtai le chapelet et le bouquet de fleurs, cela afin de donner l'impression qu'elle était dans le coma.

Avec Théo, nous avons pris place dans l'ambulance, lui à droite du corps, moi à gauche.

C'est alors que survint un incident stupide qui nous fit perdre plusieurs minutes et martyrisa nos nerfs. Un camion qui livrait du charbon s'étant trompé de route, était entré dans le parc pour effectuer un demi-tour et s'était enlisé dans le gravillon et la terre gorgée d'eau par les pluies des jours précédents.

Avec Théo, le brancardier et le chauffeur de l'ambulance, il nous fallut descendre et aider les charbonniers à pousser leur camion.

■ LA NUIT DE CAUCHEMAR COMMENÇAIT

Pendant la descente de Plascassier, nous avons été suivis par une voiture de presse, mais à peine sur l'autoroute du Midi, notre chauffeur a foncé et les journalistes ont été lâchés. Il n'empêche que pendant tout le voyage, avec Théo, nous nous sommes demandé souvent s'ils n'avaient pas prévenu des confrères parisiens qui nous guetteraient boulevard Lannes, ce qui eût été une catastrophe.

Au début du voyage, Théo se penchait sans cesse sur le visage d'Édith, il lui caressait les mains et il pleurait. Puis, il demeura un moment à la fixer. Je me souviens que tout d'un coup, il me dit : « Simone, je crois qu'elle respire... »

Il me fallut le détromper. C'était là un phénomène que subissent souvent ceux qui ont perdu un être cher lorsqu'ils le fixent avec intensité. Peu à peu, le froid nous a tourmentés. À cause du cadavre, l'ambulance n'était pas chauffée, Théo et moi étions partis avec tant de hâte que nous n'avions pris aucun vêtement chaud. Vers minuit, nous claquions des dents. Par instants, nous fixions la couverture qui recouvrait Édith qui, hélas, n'en avait plus besoin, mais ni Théo ni moi n'osions nous en emparer.

L'ambulance fonçait toujours, actionnant sa sirène chaque fois qu'elle doublait une voiture ou un camion.

C'est après Lyon, vers 1 heure du matin, que l'ambulance s'est arrêtée. Le chauffeur et le brancardier sont entrés dans un routier pour dîner. Théo, à bout de nerfs, pleurait silencieusement. De plus en plus fréquemment, le froid le faisait frissonner longuement. Nous étions transis. Alors, n'y tenant plus, je lui dis : « Attendez-moi ici, je vais avaler un café et je vous en rapporterai un.

Environ vingt minutes plus tard, l'ambulance reprenait sa course vers Paris. La chaleur que le café nous avait procurée n'avait été qu'un court répit. De nouveau le froid nous tourmenta.

Timidement, détournant le regard d'Édith, Théo tira le pan de la couverture qui pendait de son côté, et se glissa le plus qu'il put dessous. J'en fis autant de mon côté.

Je consultai ma montre : 2h30. La nuit précédente, à la même heure, Édith somnait dans le coma.

Je m'en étais aperçue tout à fait par hasard. Nous couchions au premier étage et de ma chambre j'avais remarqué qu'elle avait oublié d'éteindre sa lampe de chevet, ce qui lui arrivait fréquemment.

Je m'étais levée. En m'approchant d'elle, qui paraissait dormir, j'avais aussitôt remarqué le teint cireux de son visage. Je l'avais appelée, je lui avais caressé les mains. En vain. Elle n'avait pas ouvert les yeux. Anxieuse, j'avais rejeté ses couvertures. Une tache brunâtre

s'étalait dans la région inférieure de son abdomen, sur la droite : c'était une hémorragie interne. Je sus alors que c'était la fin.

Quand le médecin, que j'alertai, vint, il confirma mon diagnostic. À peine d'ailleurs était-il reparti qu'Édith commença à râler. Il n'y avait plus rien à faire. L'agonie commençait. En réalité, elle avait commencé quatre mois auparavant, quand elle était sortie de la clinique Ambroise-Paré de Neuilly, où elle avait été hospitalisée, pendant près de deux mois à la suite d'un coma hépatique.

À sa sortie, bien que très affaiblie, elle paraissait avoir vaincu une fois de plus la maladie, mais les médecins qui l'avaient soignée ne m'avaient laissé aucune illusion. Ils m'avaient dit : « Elle en a pour six mois à vivre, au maximum. »

■ ILS NE S'ÉTAIENT PAS TROMPÉS

L'ambulance se rapprochait de Paris. Elle s'était engagée sur l'autoroute du Sud, depuis quelques kilomètres à peine, lorsque nous avons vu un accident. Dans les phares, images fugitives et sinistres, nous avons aperçu une voiture les roues en l'air et près d'elle un homme, vraisemblablement son conducteur, qui plaquait ses mains sur son visage ensanglanté.

Maintenant, la sirène de l'ambulance déchirait la nuit presque sans interruption pour réclamer le passage. Il était 6 heures et le jour n'allait pas tarder à se lever. Théo avait appuyé son front sur la main d'Édith et pleurait. Moi-même je ne pouvais retenir mes larmes. Par moments, je me sentais coupable de sa mort, me reprochant de n'avoir pas su une fois de plus la retenir parmi nous, bouleversée à l'idée que jamais plus je ne l'entendrais rire, parler, chanter.

Mais tout ce que la médecine avait mis en mon pouvoir, tout ce que l'amour que je lui vouais m'avait accordé comme forces ne m'avaient pas permis de retenir cette vie qui, depuis tant d'années déjà et pour tant de raisons pitoyables, voulait la quitter.

À 6h30, l'ambulance s'arrêta devant le 67, boulevard Lannes. La cuisinière d'Édith et sa femme de chambre nous attendaient. En larmes, elles nous ouvrirent la petite porte d'entrée du jardin. Le brancardier et le chauffeur transportèrent rapidement le corps dans la chambre à cou-

cher, puis ils disparurent.

Je plaçai un bandeau autour de son visage, afin de maintenir la mâchoire, puis je revins au salon où Théo, effondré sur un fauteuil, pleurait toujours.

Il leva la tête vers moi et dit : « Maintenant on peut dire qu'elle est morte. »

Du regard, je parcourus le grand salon, si vide. Il y avait longtemps que la grande foule des thuriféraires d'Édith l'avait déserté. Depuis que je vivais près d'elle, j'avais remarqué que le succès attirait vers elle, tel le flux, la grande cohorte de ses courtisans, que la maladie emportait tel le reflux.

Tout à l'heure, à l'annonce de sa mort ils reviendraient tous. À de rares exceptions près, pas un ne lui avait rendu visite au Plascassier, pas un ne lui avait écrit ou même téléphoné. Le crépuscule d'Édith avait été solitaire. Comme le fut sa vie. ■ Simone Margatin



Pour la toute dernière fois emportée par la foule.



PIAF IN HOLLYWOOD

Disparue depuis un demi-siècle, la grande Édith fait toujours rayonner la France. Le film que lui consacre Olivier Dahan en 2007 rafle deux Oscars, une flopée de récompenses internationales et fait naître une nouvelle étoile : Marion Cotillard. L'année dernière, à travers la voix de Céline Dion, c'est son « Hymne à l'amour » que Paris choisit pour lancer les JO.

A close-up photograph of Marion Cotillard, a French actress, smiling broadly and holding her Oscar statuette. She has long, wavy brown hair and is wearing a silver, sequined dress. The background is blurred, showing other people at the event.

**MARION COTILLARD
FAIT REVIVRE LA
LÉGENDE DANS UNE
INTERPRÉTATION
PRODIGIEUSE**

En 2008, sa prestation dans « La Môme », d'Olivier Dahan, lui vaut l'Oscar de la meilleure actrice.

Marion Cotillard

« ELLE CRAIGNAIT TANT LA SOLITUDE QU'ELLE EN VENAIT À MALTRAITER SON ENTOURAGE »

INTERVIEW MARIE AFFORTIT

Paris Match. Dans votre carrière, il y aura un avant et un après «La Môme». Vous rendez-vous compte jusqu'où ce rôle peut vous mener désormais ?

Marion Cotillard. Me projeter dans l'avenir m'est impossible. Je me préfère dans l'instant présent. Le rôle de Piaf, je n'ai rien calculé pour l'avoir. Jouer un personnage aussi intense a été jusqu'à une expérience unique, bien au-delà de ce que j'attendais. J'ai bossé comme une folle pour ce rôle. La rencontre avec Olivier Dahan est une étape importante dans ma carrière, et, pour l'instant, je n'arrive plus à lire les scénarios qu'on m'envoie.

Comment, le temps d'un film, peut-on cohabiter avec Piaf ?

Le jour, la nuit, je l'écoutais en boucle. On ne se quittait plus. Je ne connaissais rien de sa vie et il fallait que nous nous comprenions. J'ai lu, j'ai visionné ses interviews, ses films, l'Olympia, ses tours de chant, ses amours. J'ai tout décortiqué. Ça m'a pris des semaines. Toutes deux, nous avons fini par nous rejoindre. Et enfin est venu le temps de lui faire une place en moi et de m'imprégner totalement d'elle. La difficulté résidait dans l'équilibre entre ma propre personnalité et la sienne. Au final, sans volonté d'imitation, je crois que nous avons pu cohabiter harmonieusement. Il valait mieux car «La Môme» m'a habitée quatorze mois de ma vie.

Saviez-vous que c'est votre ressemblance avec Piaf jeune qui a convaincu Olivier Dahan ?

En effet, peut-être qu'il y a un petit quelque chose dans le regard. Au-delà, c'est en visionnant mes films qu'il a décelé chez moi une émotion qui pouvait servir le personnage tel qu'il l'imaginait.

Mais vous êtes beaucoup plus jolie qu'elle...

Tout cela est subjectif. Personne n'a pu oublier combien elle était resplendissante au moment de sa rencontre avec Marcel

Cerdan. Par la suite, les choses de la vie ont fait qu'elle prenait moins soin d'elle et qu'au moment de sa mort, à 47 ans, elle en paraissait 60. Le rôle était aussi extraordinaire en ce sens, parce que je devais incarner Piaf depuis sa jeunesse jusqu'à sa fin.

Dans l'inventaire des souffrances d'Édith, qu'est-ce qui a été le plus pénible pour entrer dans sa peau ?

Dans l'absolu rien, et la transformation physique n'a pas été douloureuse, même si les premiers essais ont été un enfer. C'était plus de l'ordre du déguisement et de l'amusement. On ne pouvait pas se planter sur le maquillage. Le public n'aurait pas suivi. J'ai donc dû sacrifier le haut de ma chevelure pour approcher au plus près l'implantation d'Édith, raser mes sourcils et supporter les prothèses en latex pour simuler le vieillissement. Rien de vraiment traumatisant. J'en ai plus bavé au moment de la repousse des cheveux. C'était si moche que j'osais à peine sortir de chez moi. La technique du play-back, elle, a été bien plus laborieuse.

L'illusion est parfaite. Musicalement, comment vous y êtes-vous prise ?

J'ai bossé comme une folle pour entrer dans la peau d'Édith. Le jour, la nuit, je l'écoutais en boucle. On ne se quittait plus. Il m'aura fallu ensuite huit mois pour m'en sortir. Pour les scènes chantées, il ne suffisait pas de remuer les lèvres en cadence sur des paroles. Il me fallait «vivre» Piaf la chanteuse. Afin de pouvoir l'imiter, un professeur m'a appris à placer mon corps, ma langue, à calculer au millimètre près chacune de mes respirations. J'en devenais dingue tant c'était complexe. Je me filmais et, tant que je n'étais pas satisfaite, je recommençais jusqu'à l'épuisement. [...]

Le clap final a-t-il été un moment de tristesse ou de soulagement ?

Les deux, probablement. Pour autant, la fin du film n'a pas

mis un terme à l'aventure, mais je me suis sentie perdue. Comme en deuil de Piaf. Depuis trois ans, je n'avais pas arrêté de tourner et je savais bien qu'il me faudrait retourner à ma vie.

Aujourd'hui, la période de deuil est terminée ?

Il m'aura fallu près de huit mois pour m'en sortir. Longtemps après la fin du tournage, je me suis surprise à retrouver les intonations d'Édith et à reprendre ses postures et sa démarche. Sans arrêt, je croisais des signes qui me ramenaient à elle. Insupportée par cette attitude involontaire, je suis allée jusqu'à m'auto-flageller, tant je me trouvais faible. En même temps, j'avais des circonstances atténuantes. Vivre avec un mythe ne pouvait me laisser indemne !

Plus concrètement, comment se défait-on d'un mythe ?

En suivant le conseil d'une belle et généreuse amie, actrice comme moi. Sylvie Testud, Momone dans "La Môme", avait vécu une situation similaire après "Les blessures assassines" : "Si tu veux t'en sortir, m'avait-elle dit, tu mets une minijupe, tu te fais belle comme un cœur, t'attrapes tes copines et tu vas danser." Ça a marché du tonnerre ! Une fois ma tête remise en place, j'ai fui sur les îles et suis ensuite partie, sac à dos, avec une amie, sur la trace des Incas au Pérou.

Piaf allait jusqu'au bout de ses forces dans son travail et ses amours. Vous montrez-vous aussi passionnée avec ceux que vous aimez ?

Elle était jusqu'au-boutiste et extrémiste. C'était épuisant pour elle et pour les autres. Moi, je suis quelqu'un d'entier, c'est

plus reposant ! Jamais je ne pourrais me piquer à la morphine pour exercer mon métier. Si je suis épuisée, je me repose et j'y retourne, sans rien dévaster, sans briser mon entourage. Impossible d'imaginer être debout coûte que coûte, au risque de me faire du mal. Édith ne vivait que pour l'amour et la chanson. [...]

Êtes-vous, comme elle, capable d'être un tyran ?

Je serais incapable de mépriser qui que ce soit. Je suis une bonne fille ! Je n'ai pas un mauvais fond. Piaf craignait tant la solitude qu'elle en venait à maltraiter son entourage. Mais là, on entre dans le jeu consentant du tyran et du tyrannisé. Dieu merci, c'est une histoire qui me dépasserait. Contrairement à elle, je cours parfois après des moments de solitude, j'en ai besoin.

Que vous a révélé "La Môme" sur vous-même ?

Probablement des tas de choses jusqu'à maintenant encore indéfinissables, mais qui me feront grandir, c'est certain. Plus jamais je n'aborderai mon métier de la même façon. Pour ma vie privée, il me faudra du temps pour tout décrypter.

L'aventure Piaf a-t-elle enfin réussi à vous donner confiance ?

On en reparlera plus tard. C'est trop tôt. Mais, finalement, douter n'est pas une mauvaise chose. C'est un moteur qui permet d'avancer. À chaque film, je me remets en question, mais je compense par mon acharnement au travail. Là, plus qu'ailleurs, j'ai le sentiment d'avoir apporté quelques jolies choses. J'aurais peut-être pu faire plus. En même temps, ça n'est que du cinéma. Il y aurait tellement plus à donner autour de nous. ■

ELLE A DONNÉ VIE AU MOMENT LE PLUS DÉCHIRANT D'ÉDITH

La scène sidérante où Piaf apprend la mort de Marcel Cerdan, qui devait la rejoindre à New York en avion.



Piaf pour figure tutélaire.
Dans la loge de Mireille
Mathieu à l'Olympia pour
le Sacha Show, en 1965, un
portrait de la chanteuse.



Claude Lelouch et
Évelyne Bouix pour
la sortie du film
« Édith et Marcel »,
en 1983.



Les Francofolies s'envolent pour New York !

A TRIBUTE TO EDITH PIAF

PIAF

NEW YORK CITY
BEACON THEATRE
SEPTEMBER 19

SPECIAL GUEST
CHARLES AZNAVOUR
FEATURING
DUFFY
BETH DITTO
HARRY CONNICK JR.
MADELINE PEYROUX
PATRICIA KAAS
ALEX HEPBURN
NOLWENN LEROY
JEAN LOUIS AUBERT
MARIANNE FAITHFULL
CHARLES DUMONT
CAMELIA JORDANA
ANGELIQUE KIDJO
CŒUR DE PIRATE
OLIVIA RUIZ
ZAZ
AND MORE...

UN GALA AMÉRICAIN, ET TOUTE LA CHANSON FRANÇAISE RÉPOND PRÉSENT

Pour le cinquantième de sa mort, en 2013, des hommages des deux côtés de l'Atlantique : au Beacon Theatre de New York avec, entre autres, Nolwenn Leroy (à dr), et, ci-contre, avec Patricia Kaas, à Paris, à l'Olympia, lors de sa tournée Kaas chante Piaf.

CÉLINE DION L'A CHOISIE POUR SIGNER SON RETOUR

Lors la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris, le 26 juillet 2024, la Canadienne interprète « L'hymne à l'amour » depuis le premier étage de la tour Eiffel.



UN BOUCLAGE DE LÉGENDE

PAR ROMAIN CLERGEAT

Lorsque Paris Match apprend la nouvelle « officielle » de la mort d'Édith Piaf, le 11 octobre 1963 à 7 heures du matin, la rédaction bascule en mode commando. L'ampleur de l'événement impose un traitement exceptionnel : ce numéro doit être à la hauteur de l'émotion nationale suscitée par la disparition de la Môme. Parmi les idées qui fusent dans les bureaux du journal, rue Pierre-Charron, celle de solliciter un texte d'hommage de Jean Cocteau s'impose. Le poète, grand ami de la chanteuse, accepte immédiatement, bouleversé par la nouvelle.

Tandis que les centaines de clichés de Piaf s'étalent sur les tables de la maquette et que les pages se montent dans l'urgence, coup de théâtre à 13 heures : Cocteau s'effondre brutalement dans sa propriété de Milly-la-Forêt et meurt à son tour.

Le magazine doit entièrement repenser sa maquette pour traiter ce double décès historique. Un numéro consacré à Piaf devient ainsi un événement médiatique sans précédent, immortalisant la disparition simultanée de deux légendes françaises.

Cinquante-quatre ans plus tard, Paris Match revivra un déjà-vu troublant avec les morts rapprochées de Jean d'Ormesson et Johnny Hallyday en décembre 2017. ■



Roger Théron, le directeur de la rédaction, devant le mur en liège où s'affichaient les pages montées du magazine, réfléchit à l'ordre dans lequel les doubles pages vont s'articuler dans ce numéro exceptionnel.

Les premières photos des obsèques de Piaf sont arrivées. Parmi elles, une lettre de Jean Cocteau que la famille a trouvée chez la chanteuse, et qu'elle a tenu à déposer sur la pierre tombale. Avec la disparition de l'écrivain, l'image est forte et devra trouver une place particulière dans ce numéro hommage. Roger Théron (de dos) et ses rédacteurs en chef y réfléchissent longuement. La fin du bouclage est encore loin et la bouteille de champagne, pas prête d'être débouchée...

En médaillon, la couverture de ce numéro (le 758) paru le 19 octobre 1963.



PARIS MATCH

Archives de modes

1950 - 2025

MAISON DE LA PHOTOGRAPHIE

EXPOSITION DU JEUDI **16 OCTOBRE 2025** AU SAMEDI **17 JANVIER 2026**

Rue Nicolas Laugier – Place du Globe – 83 000 Toulon

Entrée libre - du mardi au samedi de 12h à 18h

Fermée le lundi et jours fériés

04 94 93 07 59 - www.musees.toulon.fr

Ville de Toulon > www.toulon.fr



Ma.P
MAISON DE LA
PHOTOGRAPHIE



HAVAS VOYAGES

VOUS EMMENER PLUS LOIN

Vivre une expérience sur-mesure en Polynésie française.
S'échapper hors des sentiers battus.
Rencontrer les autres et se découvrir soi-même.
Parce que nous voulons tous mieux voyager, et revenir transformés.

📍 BORA BORA

HAVAS-VOYAGES.FR

